

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

Additional comments /
Commentaires supplémentaires: Pagination multiple.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed /
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

ANECDOTES SUR SIR G.-E. CARTIER, par B. Sulte

LE MONDE ILLUSTRÉ

18^e ANNEE.—No 892

MONTREAL, 8 JUIN 1901

5c LE No



DR N.-E. DIONNE, PRÉSIDENT



L'HON. PASCAL POIRIER, VICE-PRÉSIDENT



BENJAMIN SULTE, SECRÉTAIRE

LES NOUVEAUX OFFICIERS DE LA SOCIÉTÉ ROYALE
SECTION FRANÇAISE

L'AVENIR DE NOTRE RACE

PAR REMI TREMBLAY

M. le directeur du MONDE ILLUSTRÉ m'a fait l'honneur de me poser les deux questions suivantes :

"Qu'advient-il, à votre avis, de la race canadienne-française en ce XXI^{ème} siècle ?"

"Restera-t-elle unie, forte, homogène—ou se fondra-t-elle dans le pan-américanisme ?"

Les Américains (lisez Yankees) passent pour avoir la manie de toujours répondre à une question par une autre question. Est-ce le résultat des influences assimilatrices qui me fait suivre leur exemple ? Dans tous les cas j'éprouve la tentation de demander d'abord : Est-ce que notre race est unie, forte, homogène ?

J'admets que ce n'est pas la répondre aux questions posées par M. le directeur ; mais si nous voulons conjecturer ce que l'avenir nous réserve, force nous est de bien examiner notre situation actuelle. Je vais tâcher de me tenir également éloigné de l'optimisme aveugle et du pessimisme exagéré.

Si, jetant un regard vers le passé, nous examinons le chemin parcouru, nous avons lieu, non seulement de nous féliciter, mais même de nous étonner de nos succès. Nous nous sommes multipliés d'une façon prodigieuse, et ceux qui, naguère prédisaient notre disparition à courte échéance, voient avec stupéfaction notre race prolifère conserver un tonc vigoureux sur des racines profondément ancrées dans le sol natal, tout en projetant en dehors du territoire exclusivement franco-canadien, de verdoyants rameaux dont la vigueur ne le cède en rien à celle de la tige-mère.

Numériquement, nous sommes restés le groupe ethnologique le plus fort de la Confédération canadienne. Sommes-nous le groupe le plus respecté ? Est-ce nous qui imposons notre manière de voir aux gouvernants ? Est-ce que l'on tient compte des aspirations de notre race lorsqu'il s'agit de déterminer l'orientation politique du pays ? Est-ce que l'on fait toujours droit à nos légitimes revendications ?

Certes, notre conservation providentielle à travers les dangers qui ont entouré le berceau de notre race, nous impose le devoir de veiller à la préservation intégrale d'un peuple évidemment destiné à jouer un rôle autre que celui qui consiste à servir de tremplin perpétuel aux saltimbanques nationaux et internationaux.

La Providence a fait pour nous tout ce qu'elle devait faire et même beaucoup plus qu'on ne pouvait raisonnablement attendre de sa part. A nous de faire le reste si nous voulons tirer parti des avantages que nous lui devons.

Nous sommes devenus tellement forts par le nombre qu'il ne peut plus être question de nous noyer dans l'élément étranger. On ne fait pas disparaître trois millions d'individus sains de corps et d'esprit. Mais le nombre à lui seul n'est pas une garantie. Il faut autre chose pour survivre comme peuple distinct.

L'Inde offre le spectacle de trois cent millions d'Indous menés haut la main par trente mille Anglais.

La race écossaise est une race prolifère, forte au moral et au physique, comme l'attestent ses succès de tous genres dans toutes les parties du globe. Individuellement, les Ecossais ont toujours eu assez d'influence pour faire à peu près tout ce qu'ils ont voulu. Collectivement, ils n'en ont pas assez pour former une nation à part, et c'est au nom et au profit de la Grande-Bretagne qu'ils remportent tous leurs succès politiques.

Il en est de mêmes des Irlandais, si maltraités par l'Angleterre et qui pourtant comptent chez eux assez de transfuges pour qu'on leur arrache de temps à autres la manifestation officielle d'un loyalisme, qui est loin de représenter le sentiment de la majorité. Les Gallois conservent encore leur idiome chez eux,

mais cela ne les a pas empêchées de disparaître comme peuple pour se fondre dans le grand-tout anglo-normand.

D'où je conclus que ni le nombre, ni l'intelligence, ni le talent, ni les préjugés, ni même ce patriotisme étroit que l'on appelle esprit de corps ou *clannishness* (car tout cela existe à des degrés divers chez les peuples cités plus haut) ne sauraient sauver une race de l'assimilation une fois qu'elle est entrée dans la voie des lâches compromissions pompeusement décorées du titre de concessions prétendues mutuelles.

Citons un autre exemple plus consolant et plus rapproché de nous. Je veux parler des Etats-Unis. On prétend généralement que la race des fondateurs de la Nouvelle-Angleterre est disparue ou à la veille de disparaître. C'est là une grave erreur. C'est toujours cette race qui détient la fortune et qui exerce l'influence dans les Etats manufacturiers de la République voisine. Si l'immigration l'a presque submergée, c'est également l'immigration qui l'a enrichie. D'ailleurs, il y a eu déplacement et non disparition.

On dit que le Yankee élève peu d'enfants. Cela n'est vrai que dans les villes et les centres manufacturiers. On trouve assez fréquemment chez le cultivateur Yankee des familles de neuf ou dix enfants. Il est bien vrai que la population primitive diminue dans la Nouvelle-Angleterre ; mais ce dépeuplement, dont les vides sont plus que comblés par l'immigration, se fait au profit des autres Etats.

C'est le Yankee qui a transporté son activité, son énergie et son audace dans les plaines de l'Ouest et jusque sur le littoral du Pacifique. Non, la race des Puritains du *Mayflower* n'est pas disparue. C'est encore elle qui commande aux soixante-quinze millions de citoyens américains et qui impose sa langue à une immigration étrangère plus nombreuse qu'elle-même. Et cependant, lors de la révolution américaine, et même il y a un siècle, elle n'était pas aussi nombreuse que la race franco-canadienne ne l'est aujourd'hui.

Et savez-vous quel a été le secret du succès sans précédent de cette race de proscrits ? Elle a du sa conservation et sa prédominance à son caractère indépendant, agressif même, à l'esprit d'individualisme soigneusement entretenu et conservé de génération en génération.

De même que les Anglais, après avoir été conquis par nos pères les Normands, avaient acquis ces habitudes agressives en passant au creuset de l'humiliation et de l'adversité, de même les Puritains, instruits à l'école de la persécution, ont transmis à leurs enfants cet esprit de domination, voire d'arrogance qui, en ces temps d'aplatissement quasi général est devenu l'explication de ce que les Anglais appellent *the survival of the fittest*.

Etaient-ils plus courageux ou plus vaillants que nos pères ? Non. L'histoire est là pour prouver que les nôtres leur ont administré maintes tatouilles très soignées. Plus entreprenants alors ? Non, puisque les Canadiens-français avaient déjà exploré toute l'Amérique du Nord quand ces bons Puritains n'osaient encore s'éloigner des côtes. Quel avantage avaient-ils donc sur nous ? Ils voulaient être eux-mêmes et ils y parvenaient. Ils exigeaient toujours et ne cédaient jamais rien.

Loin de moi l'idée de regretter que nos compatriotes ne se montrent pas plus exigeants qu'ils ne doivent l'être, mais je suis convaincu qu'ils pèchent par l'excès contraire et c'est pour cela que je n'ose espérer de l'avenir tout ce que notre race serait en droit d'en attendre.

Nous n'avons pas de défauts inhérents à notre race qui soient de nature à nous interdire l'accès des plus

hautes destinées. Je nie qu'il existe sur terre une race qui nous soit supérieure à quelque point de vue que ce soit. Malheureusement, nos classes dirigeantes auraient grand besoin d'être dirigées dans la bonne voie. Elles sont en train de nous créer un caractère factice pour suppléer sans doute au défaut du caractère qui les distingue eux-mêmes. Le peuple vaut beaucoup mieux que ceux qui parlent en son nom. La voix de l'opinion publique franco-canadienne n'a pas d'échos en dehors des petits comités. On ne se demande plus comment il faut s'y prendre pour la satisfaire, mais on s'ingénie à trouver des moyens pour la déguiser auprès de ceux que l'on suppose être d'un avis différent.

Nous aurons tôt ou tard l'occasion de décider de l'avenir de notre race. C'est pour cela qu'il convient de nous demander où nous allons. Nous aurons à choisir entre le sort de ces races qui ont cessé d'exister comme entité distincte et celui des races fortes et courageuses qui préfèrent le sceptre au joug, le commandement à l'obéissance passive. A nous de déclarer si nous voulons façonner les idées des autres d'après notre propre conception du droit et de la justice, ou si nous consentons à accepter toutes fautes les opinions que l'on voudra bien nous faire l'honneur de nous imposer.

J'en demande bien pardon aux citoyens, si fiers de leur prétendue supériorité, mais je crois que si notre race doit être sauvée de l'absorption, elle le sera par la campagne. C'est à la campagne que nous sommes le nombre ; c'est à la campagne où l'on est le plus généralement sincère ; c'est encore à la campagne où l'on est le moins jobard, où l'on est le moins disposé à s'en laisser imposer. Le jour où le désir de se reposer par soi-même sera plus répandu à la campagne, c'en sera fait du règne des exploités, grands patriotes devant la foule, invariablement aplatis devant les puissants.

Ce jour-là, la voix de notre race se fera entendre. Ce jour-là, le peuple ayant compris comment vont les choses, refusera de continuer à servir de bouc émissaire. Il réclamera sa place au soleil. Il la lui faudra large, libre, inobstruée et indiscutée.

Notre race est nombreuse, mais pour devenir unie, forte et homogène, elle a encore beaucoup à faire. A moins d'obtenir quelque part un gouvernement à elle et bien à elle, proposition qui paraîtra absurde à plus d'un prétendu patriote franco-canadien, tellement la plaie de l'assimilation étend ses ravages, notre race disparaîtra, car ce n'est pas une existence à part que celles des races galloise, écossaise et irlandaise dans la Grande-Bretagne.

Si cela devait être le résultat final de nos luttes, je comprendrais le peu de zèle déployé par certains de nos défenseurs officiels, car enfin, si nous devons finir par être Anglais, autant vaut maintenant que plus tard. Mais je compte encore sur le réveil populaire.

Les journaux non-politiques font une bonne œuvre en mettant à l'ordre du jour des questions que leurs grands confrères n'aiment pas à aborder et qu'ils ne pourraient probablement pas traiter sans parti pris.

Sur ce, je souhaite à notre race de devenir durant le siècle présent une race forte, non-seulement par le nombre mais encore par l'influence, homogène au point que la politique ne puisse lui faire oublier ses devoirs envers elle-même, et unie dans une commune aspiration vers la paix, la justice, la fraternité, la liberté et la civilisation la plus parfaite qu'il nous soit permis de rêver.

REMI TREMBLAY

Ottawa, 1901.

Il y a des esprits courts, semblables aux horloges qui ont besoin d'être souvent remontés. — MARKS AD VILLE.

Ce n'est pas tant la fertilité de l'esprit qui nous fait trouver plusieurs expédients sur une même affaire, que c'est le défaut de lumière qui nous fait arrêter à tout ce qui se présente à notre imagination, et qui nous empêche de discerner d'abord ce qui est le meilleur. — LA ROCHEFOUCAULD.

Chez nos émigrés

LES CANADIENS DANS LE COMMERCE A WORCESTER

En 1884, alors que le nombre des Canadiens-français, dans Worcester, ne dépassait guère dix mille âmes, il se forma une société des commerçants canadiens. Cette société, fondée exclusivement pour ceux des nôtres qui étaient dans le commerce, compta, à cette époque, jusqu'à quarante adhérents, ce qui prouve que les Canadiens étaient déjà sérieusement lancés dans les affaires à cette époque. La Société des Commerçants ne dura pas longtemps ; mais si les marchands canadiens-français de Montréal, veulent bien se rappeler les peines qu'ils eurent pour fonder la Chambre de Commerce du district de Montréal, vers le même temps, ils seront plutôt surpris de la hardiesse du petit groupe d'émigrés qui imitait sitôt leur exemple, que de son insuccès.

Ce n'est pas par accident que je fais entrer Montréal en scène au sujet de cet article, car chaque fois que je veux mesurer le chemin parcouru par les Canadiens-français de Worcester, dans le monde commercial, mon esprit se reporte aux études que je faisais, il y a quelques années, sur le progrès de nos compatriotes dans la métropole canadienne et les comparaisons surgissent en abondance, rassurantes, encourageantes. C'est presque la même histoire ; on n'a qu'à changer les dates et les noms propres.

En arrivant ici nos nationaux se sont heurtés aux mêmes obstacles que le commerce canadien-français avait rencontré à Montréal au commencement du siècle dernier : ignorance de la langue du pays et des usages en affaires, manque de relations et de protections, manque de capitaux, dédain et hostilité de la part des négociants d'autre origine déjà établis.

D'abord il ne fallait pas songer à autre chose qu'à apprendre et à gagner sa vie au service des autres ; et même dans ces positions subordonnés les émigrés ont prouvé leur valeur. On a vu des fils de cultivateurs, venus ici sans aucun métier, s'élever à des positions de contre-maitres dans nos grandes manufactures, où les ouvriers expérimentés sont employés par centaines et où on n'était pas disposé à leur donner de l'avancement par faveur.

La supériorité des nôtres dans les métiers est si généralement reconnue, qu'un jour un échevin canadien fit publiquement baisser pavillon à un collègue d'origine irlandaise en offrant de parier une forte somme que les nôtres gagnaient une moyenne beaucoup plus élevée que les fils d'Erim dans les usines où ils travaillaient ensemble.

Quand cette population ouvrière fut devenue un groupe prospère et important ceux qui avaient pu



Joseph-G. Vaudreuil



Jean-B. Lepire

faire quelques économies songèrent naturellement à établir des magasins canadiens. Les débuts furent modestes ; on n'ambitionna d'abord que de satisfaire les besoins les plus usuels de la population ; on ne se risqua que dans les négoce qui n'exige qu'une installation peu coûteuse ; on n'eut d'abord que l'ambition de traiter entre compatriotes. C'est ainsi que nos marchands obtinrent leurs premiers succès dans l'épicerie et les liqueurs ou dans le commerce avec le Canada. Mais bravement on a fait son chemin, malgré les mé-comptes qui accompagnent tous les commencements et aujourd'hui, nous sommes représentés avec honneur dans toutes les branches du commerce, et dans quelques-unes on peut même dire que les nôtres sont à la tête.

En ce moment, on est à former une nouvelle " Association Commerciale Canadienne," qui comptera plus de deux cents membres ; et ce chiffre nous fait voir d'un coup d'œil le progrès accompli depuis 1884.

On jugera de la qualité de nos hommes d'affaires et de la confiance qu'ils savent inspirer aux nationalités étrangères qui nous entourent par ceux dont je vous envoie les portraits cette semaine.

M. Joseph Vaudreuil est sans contredit l'un des plus grands entrepreneurs en construction de cette partie du Massachusetts ; il travaille pour les hommes les plus riches de la ville et il vient justement de terminer un château de \$250,000 pour M. Philippe Moen, l'un des vice-présidents du grand syndicat des aciéries que Morgan a organisé. C'est avec cela un Canadien

parmi les Canadiens, dont la bourse est toujours ouverte quand il s'agit de nos œuvres nationales.

M. Jean-B. Lepire, qui est né à Saint-Aimé, est depuis trente-six ans au service des chemins de fer ici, et il s'est élevé de grade en grade jusqu'au poste important d'agent pour le trafic du Canada sur le principal chemin de fer de la Nouvelle-Angleterre, le Boston and Maine. C'est un vétéran de la guerre de Sécession, et il a déjà été honoré par ses camarades de la charge de commandant du George H. Ward Post, G. A. R.

M. Félix J. Roy est un brave patriote, bien qu'il soit né dans l'Etat de New-York. Il a vingt-cinq ans d'expérience comme chapelier et, depuis douze ans qu'il est dans les affaires pour son compte c'est lui qui donne le ton dans cette branche de commerce.

M. J.-Arthur Roy, fondateur du " Worcester Canadien," un excellent almanach qui paraît depuis dix-sept ans, occupait jusqu'à ces derniers jours la position de premier prote au " Telegram," l'un des grands journaux du pays. Il a démissionné pour se consacrer entièrement à l'administration d'une imprimerie qu'il a fondée avec son fils. C'est un des piliers de nos sociétés canadiennes.

Et je pourrais vous en citer beaucoup d'autres, s'il fallait encore prouver que les émigrés sont restés dignes de leurs frères du Canada.

T. SAINT-PIERRE.



J.-Arthur Roy



Félix-J. Charbonneau

LE PETIT ROI

J'apparais. Soudain tout rayonne.
Bonjour à tous. Saluez-moi !
Sans avoir sceptre ni couronne,
Je suis pourtant un petit roi,

Un beau petit roi qu'on admire,
Que les grands peuvent jalouser...
Je combats avec un sourire
Et sais vaincre avec un baiser.

Etant si doux et pacifique,
Mon règne durera longtemps.
Car j'aime autant la république
Que j'aime les fleurs au printemps.

Ma bourse est, hélas ! bien pauvrete,
Mais que ferais-je d'un trésor ?
J'ai pour écrin et pour cassette
Mon cœur rempli de rêves d'or.

Plus que riche avec rien, je passe
A la fois humble et triomphant ;
Les poètes chantent ma grâce :
Je suis Sa Majesté l'Enfant !

JEAN BARANCY.

Nouvelle Canadienne

AU BORD DE LA MER

I

Ce soir-là, la mer se brisait sous la violence du vent sur les grèves de la Pointe-au-Pic. La pluie tombait par torrents, et de gros nuages sombres, courant à ras de terre, s'entr'ouvraient de minute en minute, donnant passage à de longs éclairs qui montraient la surface de la baie.

A l'entrée de la salle de musique, les citadins en villégiature se pressaient pour contempler les mystérieuses horreurs de cette nuit agitée. Plus avancée que les autres et un peu exposée aux larges gouttes d'eau qui s'échappaient du toit, une femme restait là, distraite, impassible, les yeux perdus dans la direction du fleuve. Depuis quelques instants, un jeune homme regardait cette femme, et de fois à autres faisait un mouvement comme s'il eût voulu lui adresser la parole. Enfin, prenant sur lui-même, il fit un pas vers elle. "Madame, dit-il d'une voix craintive, l'orage redouble de violence ; ne croyez-vous pas qu'il serait prudent de vous mettre plus à l'abri ?"

Celle à qui s'adressaient ces paroles tourna vivement la tête d'un air surpris, presque hautain, mais elle vit tant de douceur et de jeunesse dans le regard de son interlocuteur que l'expression de sa figure se changea subitement, et elle murmura : — Merci, Monsieur. Et après un moment, elle pénétra dans la salle où l'on attendait que le piano donnât le signal de la danse de chaque soir.

Quand cette femme parut, les yeux se tournèrent vers elle et un murmure d'admiration s'éleva de toutes parts. Il y avait plus que les chuchotements qui accompagnent d'ordinaire l'apparition d'une femme inconnue dont la beauté ou l'élégance attire l'attention ; il y avait comme de la fièvre dans ces murmures et ces exclamations étouffées que venait de causer son entrée. Elle était plus grande que la généralité des femmes qu'on considère comme telles, mais sa taille et sa démarche étaient empreintes de tant d'élégance, sa figure était si belle dans le cadre que lui faisait son opulente chevelure d'ébène, ses yeux noirs brillaient d'un tel éclat et dénotaient une si grande supériorité, que nul sentiment étranger ne se mêlait à l'hommage que la foule rendait à la beauté de l'inconnue. Pourtant, après un instant, quand le piano eut jeté les premières notes d'une valse qui entraîna plusieurs couples sur le parquet, un sentiment de curiosité se glissa dans les esprits. Qui était cette étrangère que personne ne paraissait connaître, que personne n'accompagnait, et dont la figure exprimait une mélancolie profonde contrastant avec l'air enjoué des heureux qui l'entouraient ? Par quel hasard ou par quelle destinée, cette femme jeune et belle, trop jeune pour le malheur, trop belle pour l'abandon, se trouvait-elle dans cette place d'eau où l'on ne voyait d'habitude que des jeunes filles accompagnées de leur mère ou des femmes entourées de leur famille ? Ces questions se pressaient sur toutes les lèvres, mais personne ne semblait pouvoir donner la clef du mystère.

Depuis près d'une heure la danse se prolongeait avec entraînement. Au dehors la tempête sévissait plus forte et plus persistance ; à travers le bruit de la musique et de la danse, le tonnerre se faisait entendre avec de rauques mugissements. L'inconnue prêtait une oreille distraite à tout ce qui l'entourait, et son regard se tournait fréquemment vers la porte comme si elle eût attendu quelqu'un. Enfin un éclair brilla dans ses yeux : un homme venait d'entrer et parcourait la salle d'un regard inquisiteur ; il aperçut l'inconnue, marcha droit à elle et la salua avec respect.

— Madame, dit-il, je viens seulement de recevoir la lettre que vous avez laissée à mon adresse, à votre

arrivée. Je m'empresse de venir vous présenter mes hommages et vous offrir mes services.

M. X..., journaliste distingué, passait quelques jours chez un ami à la Malbaie ; et au retour d'une excursion de pêche, ce soir-là, il avait reçu la lettre suivante :

Mon cher ami,

Je prends sur moi de te demander un service. Mme de Villiers, qui te remettra cette lettre, va passer quelques semaines à la Malbaie. Elle a beaucoup souffert et elle a besoin de distractions. Fais-moi le plaisir de lui procurer ces dernières et de la présenter à la famille de ton ami, sans chercher à pénétrer le secret qui entoure sa vie. Elle mérite le respect des plus exigeants, et je me fie à ta délicatesse pour la préserver de l'indiscrétion des importuns ou des audacieux pendant son séjour au bord de la mer.

Bien sincèrement à toi,

GASTON.

M. X... n'avait jamais entendu parler de Mme de Villiers. Aussi, quand il l'aperçut dans la salle de musique, devina-t-il tout de suite, à son regard, qui elle était. Il fut frappé de sa beauté, et ce ne fut pas sans intérêt qu'il s'approcha d'elle et qu'il entama une conversation dans laquelle l'étrangère révéla une intelligence brillante et un esprit souple et délicat. Rien chez elle ne dénotait l'affectation ou la pose ; aussi M. X... se trouva bientôt à l'aise auprès de cette femme qui venait d'entrer si brusquement dans sa vie. Il avait environ quarante ans, mais il n'en accusait pas autant. Sa taille droite, sa figure bien conservée, ses cheveux encore noirs montraient toute la vigueur de l'âge mûr, jointe à une mâle beauté. Il avait pris de bonne heure, dans sa carrière de journaliste, des habitudes bohèmes qu'il n'avait jamais pu se décider à briser. Il n'était pas marié, mais sa grande affabilité l'avait préservé de ces défauts, de ces habitudes et de ces humeurs qui font de la plupart des vieux garçons le digne pendant de la vieille fille revêche et maussade. La culture constante de son intelligence remarquable et ses hautes relations politiques et sociales avaient fait de cet homme d'esprit un homme charmant mais sceptique. Il ne croyait guère qu'en Dieu, et ce sentiment venait peut-être de la conviction que l'honneur est une monnaie rare dans le siècle où nous sommes.

Dans sa jeunesse, il avait bien eu quelques faiblesses à l'endroit du beau sexe, mais ces faiblesses n'avaient jamais été jusqu'à la passion ni même l'amour. On connaissait ces détails, et depuis longtemps, à part quelques jeunes filles naïves, les jolies femmes n'entretenaient plus l'illusion de croire qu'elles pouvaient faire monter le thermomètre des sentiments de M. X... Cependant, ce soir-là, quand on le vit empressé auprès de l'étrangère et sortir de ses habitudes réservées au point d'entraîner Mme de Villiers dans la fièvre d'une valse prolongée, plus d'une soupira en se disant que cette femme était bien belle. M. X... semblait oublier les heures qui fuyaient, et, pour la première fois de sa vie peut-être, il avait le cœur serré en pressant de son bras nerveux la taille de l'étrangère dans l'enivrement de la danse.

II

Deux semaines s'étaient écoulées depuis le soir où l'arrivée de Mme de Villiers avait excité l'admiration et la curiosité des touristes de la Malbaie. Les premiers jours passés, on s'était dit qu'il n'y avait rien d'étonnant à ce qu'une femme se payât le luxe de quelques jours de villégiature à la Pointe-au-Pic, arrivant munie de lettres de présentation à l'adresse d'un homme comme M. X... et de la famille dont il recevait l'hospitalité. Il y avait bien eu quelques suppositions malveillantes dans le commencement, mais la conduite

réservée, la grande affabilité et la parfaite distinction de l'étrangère, avaient bientôt fait disparaître ce qu'il pouvait y avoir de blessant dans ces opinions trop hâtées.

Madame de Villiers s'était liée d'une vive amitié avec M. X... ; cela était dû à l'amabilité et à l'obligeance de ce dernier dont l'extrême discrétion et la droiture de caractère avaient captivé d'assaut les bonnes grâces de sa nouvelle connaissance. De son côté, ce dernier n'avait pu résister à la sympathie qu'il éprouvait pour elle ; cette femme était si simple dans ses manières ; elle avait tant de douceur malgré l'énergie et la volonté que révélait son caractère, elle paraissait si bien oublier les irrésistibles séductions de toute sa personne, qu'il était difficile à ceux qui l'approchaient de résister à ce courant magnétique et à cette fascination qu'elle répandait autour d'elle.

Les distractions nombreuses qui s'offraient aux visiteurs, cet été là, faisaient de la Malbaie la plus charmante place d'eau du Saint-Laurent. Les excursions aux chutes situées à quelques milles de la Pointe-au-Pic ; les promenades en calèche et en canot ; les piques-niques dans les rochers de la grève ou sur les coteaux qui dominent la baie et d'où la vue s'étend sur l'incomparable panorama fermé à l'horizon par les hauteurs du Cap-à-l'Aigle ; les longues heures passées au bord des flots, à lire ou à suivre les voiles qui foient sur le fleuve ; les courses pour l'arrivée et le départ des bateaux ; et le soir la danse, la musique et les marches sous les grands arbres, avec le bruit de la mer qu'on entend tout près sans la voir, rendaient le séjour de la Pointe-au-Pic aussi agréable par ces divers attraites que par le charme de la société choisie qui s'y était donnée rendez-vous. Cependant, au milieu de ces plaisirs, Madame de Villiers, qui les partageait tous, gardait cette expression de mélancolie qui frappe chez elle et qui n'était point sans un certain charme. Quelle que fut la secrète douleur ou la chaîne qui pesait sur la vie de cette femme, on se disait qu'elle devait être bien lourde. Cette femme n'était pas heureuse ; et pourtant la richesse versait à ses pieds des sommes fabuleuses et la couvrait de diamants ; la beauté la couronnait royalement ; l'admiration semait des fleurs sur son chemin ; personne ne s'approchait d'elle sans se sentir ému ; mais il y avait dans l'ombre comme une main invisible qui réprimait tout mouvement joyeux, comme un regard qui glaçait le sourire sur ses lèvres.

Un soir qu'on était réuni à la salle de musique, M. X... s'approcha du piano pour chanter. Il commença le premier couplet de la prière de Gounod :

Ah ! si vous saviez comme on pleure
De vivre seul et sans foyer ;

A mesure qu'il chantait, sa voix prenait de l'ampleur et vibrait comme sous l'empire d'une forte émotion. et quand il arriva aux derniers mots son regard se porta sur Madame de Villiers qui paraissait sous le coup d'une vive surexcitation. Leurs yeux se rencontrèrent, leurs âmes se comprirent. L'étrangère venait de reconnaître dans le regard de M. X..., une expression qui tenait à la fois de la prière et de la pitié. A peine la romance fut-elle finie que la jeune femme sortit de la salle de musique, et se dirigea vers le kiosque qui domine la mer, en face de l'hôtel Duberger. Tant qu'elle avait été au milieu de la foule, elle avait pu se contenir ; mais là, se trouvant seule, elle éclata en sanglots. Les sentiments longtemps comprimés, la douleur gardée en elle-même, le besoin incessant et jamais satisfait d'ouvrir son âme à quelqu'un qui la comprit, les flots de sympathie et de pitié qui l'entouraient et auxquels elle ne pouvait répondre, avaient gonflé son cœur qui débordait à la fin. Le découragement s'emparait d'elle : elle ne pourrait donc jamais s'abreuver aux douces jouissances de l'affection ; et la fatalité qui pesait sur elle était donc bien forte que sa voix même devait se taire devant les confidences de l'amitié, ces grandes consolatrices de la souffrance morale. Tout à coup une main pesa sur son bras ; dans sa douleur elle n'avait pas entendu marcher. Elle tourna la tête et aperçut, dans la pâle clarté de la nuit, M. X... qui venait de la rejoindre.

— Madame, dit-il d'une voix vibrante, la douleur qui vous mine est donc bien grande et bien terrible que vous ne puissiez demander à ceux qui vous aiment d'en prendre leur part ? Je commets une indiscretion, mais je sens que ce serait cruel à la fin de ne pas essayer de vous soulager quand vous souffrez ainsi. Vous avez peut-être lu dans mon cœur, madame, mais je vous jure que jamais une parole d'amour ne tombera de mes lèvres, si la fatalité ou vos sentiments me le défendent.

M. X... tendit à Mme de Villier sa main qu'elle pressa en signe de remerciement. Et cédant à un irrésistible besoin d'épanchement, elle lui raconta sa vie.

Trois ans auparavant, elle avait rencontré un homme à qui les circonstances, plus que l'amour, l'avaient fiancée. Jusque-là, tout ce que les affections, la fortune et les relations sociales peuvent donner de bonheur, elle l'avait éprouvé. Elle entrevoyait l'existence à deux sous les mêmes couleurs. Le jour de son mariage arriva ; elle fut conduite à l'autel par son père dont elle était l'unique héritière et qui venait de lui assurer une fortune colossale. A peine la cérémonie était-elle finie que son mari, sans un mot d'adieu, disparaissait pour ne pas revenir. Démarches, efforts, recherches, tout fut inutile. La fatalité s'abattait sur cette maison comme un coup de foudre. Un mois plus tard, son père mourait et elle restait seule dans la vie avec une chaîne que le hasard seul pouvait briser, et qui peut-être la lierait jusqu'à la fin de ses

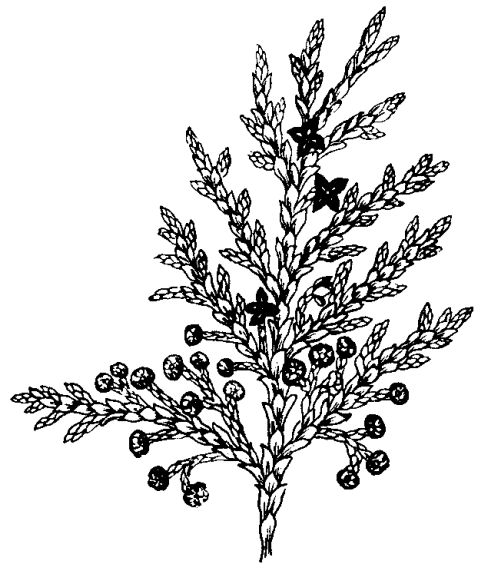
jours. Toutes les preuves de sympathie et d'amitié n'avaient réussi qu'à aviver la plaie qu'elle portait au cœur. Ne sachant pas si son mari vivait ou s'il était mort ; engagée par le mariage sans en avoir la protection ni les affections ; tenue à la fidélité envers un homme qu'elle avait à peine connu et qu'elle n'avait jamais aimé ; obligée de réprimer tout germe d'amour qui pouvait prendre naissance en elle, cette femme subissait une torture incessante que sa beauté et sa fortune rendaient plus âpre de jour en jour.

Quand elle eût finie de raconter sa vie, Mme de Villiers se leva. Pas une parole ne sortit des lèvres de M. X... Il comprenait que cette soirée, qui venait de lui causer à la fois tant de souffrance et de bonheur était une soirée d'adieu. De son côté, Mme de Villiers sentant qu'elle n'aurait pas ainsi confié le secret de sa vie à un homme qu'elle n'eût pas aimé, retombait plus affaissée que jamais. Pour les cœurs droits, pour les âmes loyales, il n'y a qu'un chemin : c'est celui du devoir. Leur devoir à eux était simple ; ils avaient le droit de s'aimer, ils n'avaient plus celui de se revoir.

Deux jours plus tard, M. X... quittait la Malbaie. Quand le bateau s'éloigna du quai et jusqu'à ce qu'il eût disparu à l'horizon, son regard resta fixé sur les rochers de la Pointe-au-Pic, témoins de son bonheur passé, et gardiens muets du secret qu'il emportait dans son cœur.

LOUIS-H. TACHÉ.

“ Les feuilles broyées avec du saindoux, écrit Provancher, forment un excellent onguent contre les rhumatismes ”.



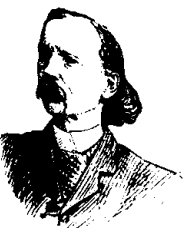
Il croît au fond des ruisseaux et au bord des rivières.

E.-Z. MASSICOTTE.

Les artistes ont au moins le mérite de s'être donné pour tâche d'amuser le public, alors qu'il y a au monde tant de gens qui n'ont qu'un but : embêter les gens.—COQUELIN. (Cadet).



La bataille de Chateauguay racontée à la veillée



Pamphile Lemaie

Les gens de notre canton me demandaient souvent de leur raconter des histoires. Tantôt ils venaient chez mon père et tantôt j'allais chez eux. Je les amusais surtout avec des récits anciens. Sans sortir de son village, on peut ainsi donner aux voyageurs qui viennent de loin, la monnaie de leur pièce.

Parfois ils prenaient la parole, et les récits alternaient. Je n'avais pas toujours l'avantage. Ainsi je parlais, un soir, de l'héroïsme de Léonidas et de trois cents Spartiates, aux Thermopyles, dans ce défilé célèbre que les Grecs de nos jours n'ont pu, hélas ! fermer à l'invasion du cimetière et du croissant.

—Bah ! me répliqua un de mes vieux auditeurs, les Thermopyles, ce n'est pas plus beau que Chateauguay, et Salaberry vaut peut-être Léonidas...

—Savez-vous qu'à Chateauguay nous n'étions que trois cents nous aussi ?... Trois cents contre sept mille !... Mais nous étions des Voltigeurs !... Oh ! les Voltigeurs on en parle encore !...

Et il continua, se grisant avec ses souvenirs héroïques comme avec un vin généreux :

“ Les Américains voulaient conquérir le pays, comme cela, sans savoir si la chose nous était agréable. Ils nous auraient fait place dans l'Union et nous aurions eu notre étoile. Une étoile dans la grande constellation Américaine, c'était alléchant... Mais il eut fallu renoncer à l'espoir de devenir un peuple à part. Il est vrai que les Anglais faisaient aussi de sérieux efforts pour nous barrer le chemin, et nous empêcher d'arriver jamais à l'indépendance. Ils se disaient nos maîtres et se plaisaient trop souvent à nous faire sentir la pesanteur de leur bras... Il fallait de la générosité et de l'abnégation pour courir à la défense de leur drapeau. Nous ne voulions pas être Anglais, non plus. Le vieux sang français ne s'était pas refroidi dans nos veines. Il est comme le bon vin, il gagne à vieillir. Quelque chose nous disait d'attendre et d'espérer. C'était sans doute la voix de notre ange gardien, de cet ange fidèle qui jadis suivit la France sur nos bords... Attendons, espérons...”

Allons ! fit-il se reprenant, voilà que je m'emballe... Où suis-je rendu !... Je ne suis plus sur le chemin de Chateauguay... Revenons sur nos pas. Chateauguay !... C'était le vingt-six octobre mil huit cent treize ; je m'en souviens comme du premier baiser que j'ai donné à ma chère défunte... Nous avions abattu des arbres pour nous faire un rempart ; nous avions démolis les ponts, pour empêcher les troupes ennemies de franchir la rivière et de s'avancer vers nos beaux villages. Nous étions bien décidés à mourir là, à notre poste, sous les yeux de notre commandant, comme vos gens de l'ancien temps.

Tout à coup voici qu'un long Yankee se détache de l'armée, Bostonnaise, et s'approche de nous d'un air mystérieux. Il faisait de la main un signe qui voulait dire : Ne tirez pas, mes bons amis. Tout de même, je donne un coup d'œil à mon fusil, pour lui conseiller de se bien comporter. Quand il fut près de nous, le Yankee, il nous demanda d'une voix douceuse :

— Braves Français, rendez-vous, nous ne vous ferons aucun mal.

— Un Canadien français se rendre, que je réponds furieux... Tiens ! guette bien !...

Je lui envoie une balle. Il tombe sur la terre qu'il voulait prendre, et cette terre le garde à jamais !...

O la belle bataille, après cela !... O la belle victoire !... Le Canada est resté anglais... Mais nous sommes restés français !

Le vieux soldat de Salaberry souligna cette dernière parole d'un formidable coup de poing sur la table...

PAMPHILE LEMAY.

NOS FLEURS CANADIENNES

LE THUYA OU CÈDRE

Le Thuya d'occident (*Thuja occidentalis*) appelé vulgairement *arbre de vie* en France où on ne le connaît que depuis François Ier, porte au Canada, les noms de *Cèdre*, *Balais*, ou *Cèdre blanc*.

Son bois léger, durable, a une odeur aromatique pénétrante, très agréable. Il est employé dans la construction, mais surtout pour les clôtures et les *bardeaux*. Les extrémités des branches de *cèdre*, servaient autrefois à faire les balais des ménagères du pays et c'est de cet usage que lui vient un de ses noms populaires.

Une campagne contre les 400

En Amérique comme ailleurs, on est de la “ Société ” ou on n'en est pas, mais ce qu'on appelle là-bas le monde est plus exclusif que partout ailleurs. Pour être admis dans les cercles du high-life, il faut être de l'Est car l'Ouest et le Sud, dans la conviction des snobs de l'Est, ne comptent que des Bédiens, et quand on n'habite l'Est, encore faut-il être de New-York et ne pas se tromper d'avenue. Il n'y a que la cinquième avenue, la fameuse avenue des 400 millionnaires, qui soit permise à un Américain qui veut passer pour fashionable. Là est le monde, — ailleurs c'est le demi-monde ou le quart de monde.

Mais voici qu'une Américaine qu'on dit riche et très distinguée, Mme Palmer de Chicago, entreprend de réhabiliter l'Ouest et la “ country,” ce qu'en France on appelle la province. Elle veut en finir avec le règne tyrannique des “ autruches ” anglomanes de New-York ; et dans sa croisade, elle se flatte d'élargir les bornes étroites de l'aristocratie américaine et de permettre à tout nom soutenu par la fortune et le talent de s'y faire une place.

Cette campagne de Mme Palmer révolutionne tout le high-life américain, mais réussira-t-elle à créer une aristocratie concurrente de celle des “ 400 ? ”



LE MONDE ILLUSTRÉ

Anecdotes sur sir G.-E. Cartier

MONTREAL, 8 JUIN 1901

ABONNEMENTS :

UN AN, \$3.00 6 MOIS, \$1.50
4 MOIS, \$1.00 Payable d'avance

L'abonnement est considéré comme renouvelé, à moins d'avis contraire au moins 15 jours avant l'expiration, et ne cessera que sur un avis par écrit adressé au bureau même du journal. Il n'est pas donné suite à un ordre de discontinuer tant que les arrérages et l'année en cours ne sont pas payés.

ANNONCES :

1er insertion 10 cents la ligne
Insertions subséquentes 8 cents la ligne

Tarif spécial pour les annonces à terme.

Publié par la Compagnie d'Imprimerie LE MONDE ILLUSTRÉ
42, Place Jacques-Cartier.

CONCOURS DE DESSIN AU CRAYON

CONDITIONS ET PRIX

Notre concours de dessin au crayon commence le 18 mai et se terminera le 31 juillet 1901.

Sujet : *UNE TÊTE D'APRÈS NATURE*. Inutile d'envoyer des copies ou des dessins d'après des statues, etc.

Afin de permettre aux talents encore inconnus de se produire, sans crainte, nous mettons hors concours MM. H. Julien, A.-S. Brodeur, J. Labelle, N. Savard, A. Ferland, R. Barré, Edmond J. Massicotte et tous les peintres et dessinateurs qui ont déjà exposé à l' " Art Gallery ".

Les juges seront choisis parmi les artistes plus haut nommés.

Le dessin devra être signé d'un pseudonyme et nous être remis le ou avant le 31 juillet 1901.

Les articles suivants seront accordés en prix :

1er prix : Un magnifique grand huilier en argent, cinq bouteilles. (Cette pièce est fournie par la maison J.-M. Grothé, rue Sainte-Catherine, et est de haute valeur).

2me prix : Trois articles, au choix, dans notre nouvelle liste de primes pour deux abonnements ;

3me prix : Deux articles, idem ;

4me prix : Un article, idem ;

5me prix : Trois articles, au choix, dans notre nouvelle liste de primes pour les abonnés d'un an ;

6me prix : Deux articles, idem ;

7me prix : Un article, idem.

De plus un splendide diplôme, d'un dessin artistique et propre à être encadré comme souvenir, indiquant le sujet du concours et le rang occupé sera accordé à tous ceux qui auront gagné un prix ou une mention.

NOTES ET IMPRESSIONS

Noël est plus beau aux champs qu'à la ville.

Qui parle sème ; qui écoute récolte.—MAXIME PERSANE.

Les lettres, c'est de la causerie qui passe par les yeux au lieu de passer par les oreilles.—BARBEY D'AUREVILLY.

Contre le dépeuplement et la dégénérescence, on invente des couveuses et des serres chaudes pour nos avortons : c'est amuser la charité sans rassurer le patriotisme.—G.-M. VALTOUR.

Dieu n'a jamais rien fait de plus beau que le cœur de la femme. C'est une œuvre achevée. Celui de l'homme n'est qu'une ombre. Tendresse, suavité, dévouement invincible, délicatesse, pureté, fidélité, patience et courage obstiné. Cherchez un don qui ne soit au cœur de la femme mais il lui faut son Dieu ! C'est un jardin qui ne donne des fleurs qu'à ce soleil.—MGR BOUGAUD.



Benjamin Sulte

Voici un trait qui peint l'adresse de sir Georges-Etienne Cartier, à profiter des circonstances. On débattait sur la milice. C'était le 31 mars 1868. M. Jones, ennemi des féniciens, du pape et du bill de milice, demandait que l'on empêchât les jeunes gens gradués dans nos écoles

militaires de prendre du service à l'étranger.

M. Cartier. — "Aucune loi n'oblige ces jeunes gens à rester dans le pays. Ils sont libres d'aller où bon leur semble, et le pays ne peut qu'être fier d'avoir donné à ceux qui partent une éducation militaire. La jeunesse canadienne, je suis heureux de le dire, est d'humeur assez martiale. Il est notoire aujourd'hui que 50,000 canadiens se sont enrôlés dans l'armée américaine du nord, pendant la guerre de sécession. Et cent-cinquante jeunes gens viennent de partir volontairement pour s'enrôler dans l'armée pontificale.

Ils vont combattre Garibaldi qui est le grand fénicien de l'Italie. Ils vont défendre Sa Sainteté le Pape, qui est l'ennemi le plus déterminé des féniciens. Et je suis sûr de ce que j'affirme ici, car, lorsque j'ai eu l'honneur, en compagnie de M. T. D'Arcy McGee, d'obtenir une audience de sa Sainteté, la première question qu'Elle m'a adressée a été celle-ci : "J'espère, mon cher fils, que les féniciens irlandais d'Amérique ont cessé de troubler la paix de votre pays." J'ajouterais, à ce propos, que toute l'Eglise catholique est opposée au fénianisme."

C'était porter le coup avec une arme triangulaire.

* *

Cartier était aussi un homme habile à se renseigner, sachant où prendre les éléments de sa science et la réduisant, une fois qu'il l'avait acquise, à un exposé clair autant qu'énergique. Un jour, il me demanda si je connaissais le travail du lin. Je lui dis que non — ensuite, après un silence, j'ajoutai :

—Un tel, qui est ici en ce moment, est tout à fait votre homme dans cette partie.

Il éclata :

—Comment ! diantre de diantre, vous dites que vous n'en savez rien, tout en m'indiquant où prendre la chose ! Souvenez-vous qu'un homme qui sait où se trouve un renseignement est capable de répondre à la question qu'on lui pose.

Le ton, le geste, toute cette colère c'était pour frapper mon imagination et me faire comprendre sa manière de travailler. J'en ai gardé mémoire.

Une autre fois encore :

—Comment un tel a-t-il appris cela ?

—Par lui-même.

—C'est la bonne manière ! Je me suis formé seul : je m'en trouve bien.

* *

Son énergie perçait à tout instant. Il arriva que certains journaux attaquèrent vivement et avec malice un fonctionnaire public, lequel se jeta tout tremblant dans les bras du ministre, mais celui-ci se contenta de répondre :

—La belle affaire ! nous savons qu'ils ont tort.

—Oui, mais, sir Georges, ils m'abîment.

—Ah ! vraiment, qu'est-ce qui vous démonte ? Vous êtes payé pour cela.

Et il se mit à rire.

* *

Le matin d'une grande bataille parlementaire, je l'ai vu causer de mille propos, gai, alerte, mais revenant, de dix minutes en dix minutes, au sujet principal. Il s'agissait du bill pour la construction du chemin de fer du Pacifique. Entre deux anecdotes, il s'écriait :

—N'est-ce pas que c'est une grande idée ! nous relierons les océans de droite et de gauche... Plus que cela, nous aurons à nos portes la Chine de l'Asie comme Lachine de Montréal... Qu'ils trouvent quelque chose de mieux ! je les y invite... Cela ne se voit pas tous les jours !

Il y avait comme une nuance de vantardise et de fierté dans ces tirades. Et lorsque, vers trois heures, sir John entra en dodelinant de la tête, selon son habitude, disant :

—Well Cartier, let us have another field-day.

Sir Geroges empoigna les papiers et sortit sur ces mots :

—Voilà les mesures que j'aime, il y a de l'étoffe là-dedans.

* *

Lorsqu'il partait pour une ou deux semaines de durée, il allait dans tous les bureaux placés sous ses ordres donner la main aux employés et, le plus souvent, demandait des nouvelles de leurs familles.

L'un de ceux-ci vint lui demander la permission de quitter son travail pour fêter la Saint-Jean-Baptiste. Il lui décocha un "je n'ai pas le temps de vous écouter !" qui fit trembler les vitres.

L'autre parti, il se tourna vers moi et dit en riant :

—Allez donc lui faire comprendre qu'il peut fêter la Saint-Jean-Baptiste sans la tourner en question d'Etat.

* *

Un jour qu'il y avait plusieurs personnes dans l'antichambre, attendant son audience, il profita de ce que la porte était entrebâillée pour s'exclamer à pleine voix :

—Nous n'en finirons jamais ! Tant de monde ! Il faut que chacun se presse...

Ces paroles produisirent un effet magique ; chaque solliciteur fut bref, direct, précis dans ses explications.

* *

Je l'ai vu bien gai, bien affectueux, bien simple, bien arrogant, bien peiné, bien énergique, bien indécis, jamais désespéré.

Vous souvient-il qu'un soir durant les débats, M. Mackenzie, faisant allusion à l'audace que déployait M. Cartier, dit que cela provenait du grand nombre de ses adhérents.

—Sans doute ! fut la riposte de sir Georges, mais vous savez que je n'aurais pas autant d'amis autour de moi s'ils avaient des doutes sur mon caractère.

BENJAMIN SULTE.

JUIN

Dans cette vie où nous ne sommes
Que pour un temps sitôt fini,
L'instinct des oiseaux et des hommes
Sera toujours de faire un nid.

Et d'un peu de paille ou d'argile
Tous veulent se construire, un jour,
Un humble toit, chaud et fragile,
Pour la famille et pour l'amour.

Pour les yeux d'une fille d'Ève
Mon cœur, profondément touché,
Avait fait aussi ce doux rêve
D'un bonheur étroit et caché.

Rempli de joie et de courage,
A fonder mon nid je songeais ;
Mais un furieux vent d'orage
Vient d'emporter tous mes projets :

Et sur mon chemin solitaire
Je vois, triste et le front courbé
Tous mes espoirs brisés à terre,
Comme les œufs d'un nid tombé.



Feu l'hon. sénateur J.-J. Ross

(Suite et fin)

Depuis déjà de multiples années, l'Ex-Premier Ministre de la Province ne prenait presque plus part aux débats des Chambres. Une grave maladie le retenait à Sainte-Anne de la Pérade—sur son île—corbeille de fleurs qui semble sourdre de l'eau comme un sourire de la nature.

Du fond de cette calme retraite champêtre, son cerveau et son cœur bouillonnaient pour son pays et pour les siens. De là entouré d'affections, il suivait avec intérêt la marche de la chose publique et combien de fois je lui ai lu les articles choisis des quotidiens et des Revues. De sa solitude, par correspondance, je fus souvent son secrétaire—il discutait avec ses collègues les grands problèmes d'actualité ; là, aussi, son cœur battait et pour sa chère épouse et pour ses amis. Le pauvre et le malade n'étaient jamais refusés ; et chacun bénéficiait de son intelligence et de sa belle âme si vaste. Oh ! j'en parle de source, moi, son protégé, qui ai vécu les plus beaux de mes jours de jeunesse auprès de lui. Je me souviens de ses largesses, de ce regard qui semblait heureux quand sa main donnait, quand son cœur aimait—c'est lui qui me prit au berceau en disant : " Je n'ai pas de fils, il le sera. " " Eh si je ne l'étais pas par le sang, ton fils, je le fus, certes, par l'affection que tu me donnais et par celle que je m'efforçai à tout moment de te rendre. J'entendis toujours se répercuter en moi l'écho de ton cœur tandis que le mien vibrerait à l'unisson.

" Aujourd'hui il me serait bien doux de te faire chérir par chacun de mes lecteurs, toi à qui je dois tout—même cet article—puisque tu me fis instruire. Ma reconnaissance te rappelle ce souvenir—non pas toute ma reconnaissance—mais son ombre. Puisse-t-elle se froter légèrement et tendrement comme une plume de passereau caresse la surface d'une onde qu'une serpente avec mélancolie sur le bord d'un sépulcre solitaire ! "

Ici-bas, on oublie tout, excepté la mère qui nous a donné la vie du corps ; excepté l'ange qui nous a donné la vie du cœur ; excepté le protecteur qui nous a donné la vie de l'intelligence en nous donnant l'instruction. Ces trois êtres restent en notre mémoire aussi longtemps qu'un souffle glisse encore sur la lèvres avec une prière !

Chers lecteurs, gracieuses lectrices, le cadre restreint d'une biographie de journal m'oblige de couper court à ces choses de cœur. Je me propose de revenir sur la vie du Dr Ross—chez lui.—J'aurai alors l'avantage de redire les bienfaits de Mme Ross ma protectrice que j'aimais tant et de mon bienfaiteur, de tracer la silhouette de ceux qu'il admit dans son intimité et de peindre ma jolie paroisse natale : Sainte-Anne de la Pérade.

Je termine ces notes par les derniers mots que j'ai entendus de la bouche de mon regretté protecteur :

" Mon cher enfant, m'a-t-il dit, il y a deux mois, après les funérailles de la douce compagne de ses jours, mon cher enfant, sois homme de bien et de cœur, défends avec courage ta religion, ton Canada et ceux que tu aimes. Sers Dieu et ne t'occupe pas du reste ni de ce qu'on dira derrière toi. Adieu, je me meurs, tu le sais ; pense à moi dans tes prières. "

Ma seule réponse fut une larme et un serrement de main.

Et je partis, l'âme remplie de choses tristes...

O cher disparu pardonne à ma faible parole qui n'a pu rien dire de toi ni de ce que je ressens dans l'intime reconnaissance de mon être ; ne vois ici que mes larmes et mon affection sincères.

Moi qui aurais tant voulu avoir l'envol de l'aigle pour te fixer moi-même dans l'azur ensoleillé de notre histoire, je souffre, oh ! je souffre beaucoup de n'être en ce jour qu'un enfant !...

ANTONIO PELLETIER, E. E. M.

PREMIÈRE COMMUNION

Une aube de printemps s'éveille avec mystère ;
Elle est douce dans ce silence et ce sommeil,
Et, promettant l'espoir d'un beau jour à la terre,
Voici qu'à l'Orient monte un pâle soleil.

Et ces premiers rayons, enfantant plus de charmes
Dans ce matin fait des sourires et de pleurs ;
Le soleil est plus chaud sous ces buissons en larmes ;
La rosée est plus fraîche à ces arbres en fleurs.

Mais le jour est plus clair encor dans la chapelle,
Sur le front de ton père il a lui, radieux ;
A ta mère il a mis des larmes dans les yeux,
Et ton père est plus fier et ta mère plus belle !

Car lorsque tu baissais ton jeune front tremblant,
O céleste rosée, ô sidérales flammes,
Sur l'autel ils ont vu rayonner l'arbre blanc
Du mystique soleil qui réveille les âmes !

LOUIS TIÉRCÉLIN.

FEU F.-X.-A. RAPIN



Photo Laprés & Laverigne

en consultant la collection, pourront juger par eux-mêmes de la vérité de nos dires.

Si ce jeune peintre eut été dans un milieu plus favorable, si son existence n'eut pas été si mouvementée et parfois si douloureuse, il aurait pu produire des œuvres qui lui auraient valu une plus grande renommée.

Malheureusement, il était Canadien-français et patriote ; il aimait son pays pardessus tout et s'acharnait à y vivre. Avec cela, la vie ne lui fut pas clémente.

L'artiste a besoin de repos, d'encouragement et d'espérance pour créer, lui n'a rencontré que luttes, tracasseries et déceptions.

Le masque était souriant, mais la douleur était au cœur. Le public le croyait heureux, ses amis intimes savaient seuls ce qu'il souffrait.

Maintenant, tout est fini. Il est mort chrétiennement à l'Hôtel-Dieu, au commencement de mai, époque du réveil de la nature qu'il aimait, à l'âge peu avancé de trente-et-un ans.

L'histoire de l'art au Canada ne pourra passer son nom sous silence, car il a des mérites et son œuvre vaut un rayon de gloire.

Les officiers de la Société Royale

Comme nos lecteurs l'ont appris par les journaux quotidiens, la société Royale vient d'élire ses officiers pour l'année 1901-02. Nous avons cru faire plaisir à ceux qui s'occupent du mouvement littéraire, au Canada, en publiant les portraits des nouveaux officiers de la section française. A notre avis, c'est faire acte de patriotisme que de populariser les portraits des écrivains distingués qui tiennent haut et ferme, malgré tout, le drapeau de la littérature française dans l'Amérique saxonne.

MASSIC.

NOTES HISTORIQUES

LES CURÉS DE SAINTE-GENEVIÈVE DE BATISCAN

XXI.—Chabot, Edouard.

Du 4 octobre 1862 au 28 octobre 1863. Né à Saint-Laurent, Isle d'Orléans, le 25 décembre 1816, fils de Joseph Chabot et de Victoire Lapointe ; ordonné le 26 février 1846. Après avoir été vicaire pendant trois ans



Il nous fait peine d'enregistrer le décès d'un artiste canadien, qui ne manquait pas de talent.

En effet, bien qu'au début de sa carrière, M. F.-X.-A. Rapin avait déjà produit plusieurs tableaux qui ont été admirés par des connaisseurs. LE MONDE ILLUSTRÉ en a publié quelques-uns avec des études par de très bonnes plumes, et nos fidèles lecteurs,

il fut nommé curé de Sainte-Gertrude en 1849, et des Trois-Rivières en 1854. Il vint à Sainte-Genève en octobre 1862, et il y demeura jusqu'à la Toussaint 1863. Il se retira alors à Saint-Pierre-les-Bequets où il mourut le 6 mars 1866, à l'âge de quarante neuf ans.

XXII.—Noiseux, René-Alfred.

Du 7 novembre 1863 au 27 avril 1894. Né aux Trois-Rivières, le 12 juin 1825, fils de Pierre Noiseux et de Marie-Amable Daveluy. Ordonné le 3 novembre 1850, il fut d'abord vicaire à l'église Saint-Jean de Québec, et en 1851, des Trois-Rivières. En 1855, il fut nommé missionnaire de Saint-Sévère, de Saint-Etienne et de Shawenegan, avec résidence à Yamachiche. En 1857, il devenait curé de Saint-Etienne,



conservant jusqu'en septembre 1861 la desserte de Shawenegan ; en 1863 il devint curé de Sainte-Genève où il est mort le 27 avril 1894, à l'âge de soixante-huit ans, dix mois, quinze jours. Il fut curé de cette paroisse pendant trente ans et sept mois. C'est pendant l'administration de M. Noiseux que fut construite l'église actuelle. En 1885, il avait été nommé archiprêtre et chanoine de la Cathédrale des Trois-Rivières.

Après la mort de M. Noiseux, la paroisse eut pour desservant M. Edouard La Flèche, jusqu'au mois d'octobre de la même année. M. La Flèche avait été auparavant curé de Saint-Paul de Chester et de Sainte-Victoire ; en 1866, il se retira à Sainte-Anne de la Pérade. Pendant que M. La Flèche était desservant à Sainte-Genève, Monseigneur lui envoya comme vicaire M. Ovide Baribeau, ordonné aux Trois-Rivières le 8 juillet 1894. M. Baribeau était né à Sainte-Anne de la Pérade le 13 octobre 1868, de Georges Baribeau et de Rose de Lima La Flèche.

GALERIE NATIONALE



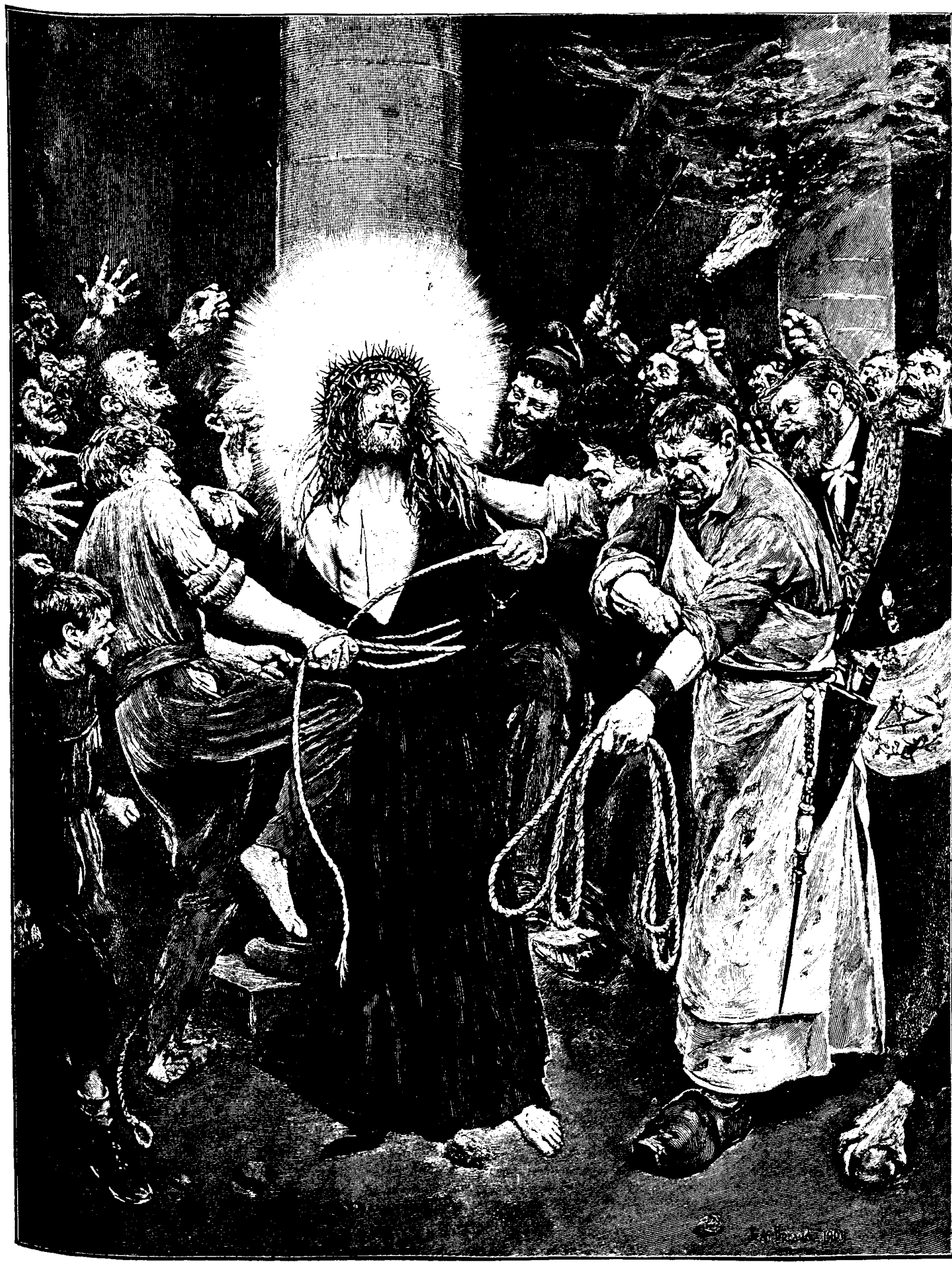
Publié par LE MONDE ILLUSTRÉ

Dessin de Edmond-J. Massicotte

Octave Crémazie

Né à Québec, en 1822. Mort au Havre en 1879. L'un de nos poètes les plus célèbres

Pourquoi m'a-
it une pièce de
nds... Ce mon-
ce qu'il voulait
-même :
nte de contre-
évadé, comme
...
outa tout haut.
vingt francs...
A la Préfec-
Tiens ! tiens !
e la haute... et
n mouchar...
e du Père La-
alentours de la
ment comme à
succès.
réguliers, sous
qui veillaient à
r les tables de
si sépare le pu-
régularisaient
e quelques se-
naient de fran-
à nous le fran-
deux hommes
c une extrême
mine plus que
mprunter une
t l'un de ces
la femme as-
dans la garga-
te, le surineur
on affaire...
enrouée le se-
ages que nous
leurs impres-
lus à des ban-
une sensation
s sergents de
ues pas, puis
mier des per-
me moi ce par-
Ça l'a estourbi
en travaillé...
... ajouta-t-il
ers l'oreille de
du même ten



SALON DE 1901. — Le Christ lié à la colonne. — Tableau de Jean Béraud

AU COIN DU FEU

SOUS LA DIRECTION DE Mlle ATTALA

LES QUESTIONS DU COIN DU FEU

Croit-on qu'il soit possible d'éprouver un violent amour sans que cet amour se trahisse ?

A cette question je réponds : Pour l'homme, non ; pour la femme, oui — LILAS.

Oui, il peut se cacher, mais momentanément ! Jeunes filles, méfiez-vous des jeunes gens qui, dans les bals, vous regardent sans pourtant vous inviter à danser ! ! — H.-J. E...

Il est impossible à cet encens que l'on brûle sur l'autel de notre cœur, à l'idole, objet de notre amour, et dont nous sommes imprégnés, de ne pas se répandre au dehors. — FEUILLES DE MAI.

La femme qui aime véritablement, tout orgueilleuse qu'elle soit, laisse tomber, sans contrainte, son indépendance et sa fierté aux pieds de l'être que son amour divinise, et c'est là le plus vif témoignage, ou plutôt le plus bel hommage de l'ardeur de ses sentiments. — A. L...

Chez la femme — fut-elle la moins coquette — nourrissant un amour reclus à mon endroit, la cécité pourrait seule, je crois, atténuer ou intercepter les reflets d'une affection vive et réelle. Les yeux étant l'interprète fidèle et sincère de ce noble sentiment du cœur "l'Amour," et *vice versa*. — L'INCREDULE.

L'amour exalte les croyants et transforme les sceptiques. C'est par lui que tout naît, que tout respire, que tout se renouvelle ; il est l'éternel dieu de ce monde, et si grande est sa puissance qu'il pénètre facilement dans le cœur de ceux qui le nient et se traduit sensiblement dans tous leurs actes. — SWEETIE SOUMISE.

L'amour, une fois entré dans un cœur, est un monarque puissant et despote. Malheur à qui veut y résister ! Pour ceux qui ne veulent pas se rendre à ses caprices, il devient tyrannique et soumet tout à ses lois : pensées, regards, paroles et actions. Et si tôt ou tard, son sceptre se brise, ne voyez-vous pas l'effet qui se produit ?... — SURSUM CORDA.

En général, l'être tenaillé par la passion, lorsqu'il sera en présence de l'objet aimé, sera incapable de ne pas se trahir ; un mot, un geste, un regard, révélera son amour.

Seules, les âmes d'élite que l'esprit de sacrifice obligerait au silence, ou les âmes orgueilleuses, par crainte d'un refus ou d'une moquerie, peuvent aimer violemment et n'en laisser rien paraître. Mais ce sont de très rares exceptions. — WAWRICK.

Aimer réellement, c'est désirer à tout prix le bonheur de la personne aimée, c'est mettre bas son indépendance, c'est se donner en dépit de tout, sans arrière-pensée, sans réserve, c'est ne respirer et ne vivre que pour l'être aimé, c'est en un mot considérer le sacrifice comme un bonheur.

A ce point de vue de l'amour, il est impossible de ne pas trahir ses sentiments à chaque instant, à tout propos et sans propos, par une parole, par un geste, par un regard ! — SENSITIVE.

Les femmes sont trop clairvoyantes et trop observatrices pour ne pas surprendre un amour, si caché qu'il puisse être. Quant à elles, elles savent assez dissimuler, mais, tôt ou tard, la vraie passion se montre au jour et il ne leur est plus possible de rien cacher.

Les hommes, malgré leur froide apparence de rudesse, sont de grands enfants et lorsqu'ils aiment, s'agit-il seulement d'une simple amourette, ils se trahissent aux yeux des femmes judicieuses, observatrices.

Donc, on ne peut éprouver un grand et violent amour sans laisser au moins soupçonner que l'on aime. Qui ? Cela est quelquefois la partie du secret la plus difficile à garder. Cependant, on y arrive. — MARINA LEYZOSKI.

NOUVELLE QUESTION

Quelle est votre distraction préférée ; dites le motif de cette préférence ?

LA JEUNE FILLE AMÉRICAINE

(Suite et fin)

Voilà mademoiselle lancée sur l'océan ; à elle de savoir mener sa barque au port, à elle de faire choix d'un bon pilote. Il est rare que dès lors les parents prennent la peine de mener la fillette au bal, au théâtre, aux réunions mondaines. C'est à elle qu'incombe le soin de se trouver une escorte. Mais on peut s'en reposer sur elle. Diplomate de premier ordre, elle n'invitera à venir la voir que les jeunes gens à la connaissance desquels elle attache un certain prix. Ceux-ci se présentent le soir, à huit heures ; ils trouvent mademoiselle recevant seule, au grand salon, pendant que les parents restent au premier étage dans leur chambre à coucher. Il y a généralement trois ou quatre visiteurs, surtout si la jeune personne est gracieuse, aimable ou politique. C'est à qui des admirateurs restera le dernier pour avoir le privilège d'un tête-à-tête fort agréable.

Le talent d'une jeune fille se reconnaît au nombre d'invitations qu'elle reçoit des jeunes gens. Elle ne dit pas comme une jeune fille française : " Je demanderai à maman " ; non, elle accepte tout de suite, sans consulter personne, et un coupé amené par l'invitant vient prendre l'invitée. Après le théâtre il y a quelquefois un souper au restaurant, et au champagne. Mais il convient d'être au moins quatre pour ce régal supplémentaire, sinon on passe pour une jeune fille un peu lancée, *fast* ; mais l'honneur reste toujours sauf.

Vers deux ou trois heures du matin elle est ramenée chez elle. Ses parents ne sont pas inquiets ; ils lui ont donné même une clef pour qu'elle n'ait pas à faire du bruit et qu'elle ne réveille personne. En vérité, il lui faudrait un bien mauvais caractère si, après de pareilles équipées, elle n'était pas enchantée de tout le monde et d'elle-même.

On a beaucoup discoursu sur ce mode d'éducation. Les uns le trouvent parfait, les autres le regardent comme l'abomination de la désolation.

Je n'ai pas à prendre parti entre les deux méthodes ; mais je ne puis m'empêcher de songer aux cris d'effroi que pousseraient les mères françaises si leurs filles s'avisèrent un bon jour d'imiter leurs sœurs de l'Amérique. Tout ne serait pas perdu ; mais je crois parfaitement que les jeunes personnes françaises ne gagneraient pas à " s'américaniser."

Pour les jeunes filles de l'Amérique comme pour celles de tous les pays du monde, le grand jour de la vie, c'est le mariage.

Seulement, pour peu qu'on étudie le droit américain, on reste stupéfait de la facilité invraisemblable avec laquelle sont conclues les unions. On croirait que tout a été combiné par la loi pour faire du mariage un contrat sans conséquence ; c'est ce qui faisait dire à un journal américain, le *Graphic* : " Souvent on prend plus de précautions pour louer un appartement que pour se marier soi-même ou pour conclure le mariage de sa fille."

La loi n'exige ni publications de bans, ni conditions de domicile, ni même de cérémonie d'aucune sorte. Il n'est pas même nécessaire que le mariage soit cé-

lébré par un officier de l'état civil. A défaut d'un ministre de la religion, un juge, un médecin, ou même un chef de gare peut parfaitement rendre valide un contrat de mariage. Le consentement des parents est moins indispensable encore. Parfois même on pousse la bizarrerie jusqu'à contracter mariage dans les circonstances les plus incroyables. Aussi raconte-t-on ce sujet des histoires fort réjouissantes. En voici une très savoureuse, que j'emprunte au curieux volume de M. Jousset sur les *Yankees fin de siècle*.

Dans le Kentucky, un grand amateur de bicyclette rencontrait invariablement, au cours de ses promenades, un concurrent qui semblait vouloir lui disputer le prix de vitesse. Un jour, notre héros est jeté à terre par le heurt d'une pierre malencontreuse, juste au moment où son rival arrivait à fond de train. Impossible de se relever assez vite ; il est écrasé et meurtri par la machine de son adversaire, qui lui-même est renversé. Les deux bicyclistes se relèvent tant bien que mal ; mais, ô miracle ! l'écrasé est une femme. Aussitôt l'écrasé lui déclare sa flamme et lui demande sa main :

— C'est entendu, répond sa nouvelle amie.

On convient aussitôt du jour et de l'heure du mariage.

Tout d'un coup, la blonde enfant s'écrie :

— Jack, pouvez-vous m'accorder une faveur ? Je désirerais me marier à bicyclette !

— Je n'osais pas vous le demander, répliqua l'autre profondément ému, avec des larmes dans la voix.

Quelques jours après, au milieu d'une nombreuse assistance, un clergyman bénissait l'union des deux fiancés, qui avaient fait chacun, à bicyclette, leur entrée dans l'église, suivis de leurs garçons et demoiselles d'honneur, qui avaient tenu à imiter un si bel exemple.

Il faut convenir, cependant, que d'ordinaire les choses se passent avec plus de correction ; la poésie n'y fait même pas défaut.

Les mariages ont lieu, non pas à midi comme en France, mais à huit heures du soir. La journée entière se passe à parer la mariée.

Enfin, la toilette achevée, on se rend à l'église, qui est étincelante de lumières et décorée des fleurs les plus rares. Il n'y a pas de cortège. Les parents vont se placer aux premiers rangs ; les hommes sont en habit, les femmes en robe décolletée. Les garçons d'honneur au nombre de huit ou dix, se tiennent à l'entrée de l'église, et ont pour mission de conduire les invitées à leurs places.

Enfin la mariée arrive ; elle s'avance seule en robe ouverte, et va rejoindre son fiancé qui l'attend au pied de l'autel. Alors le père de la jeune fille s'approche et met lui-même la main de son enfant dans celle de son gendre. Le clergyman adresse aux mariés les questions d'usage et passe l'anneau au doigt de la jeune femme ; il donne sa bénédiction aux nouveaux époux, fait une courte prière, et la cérémonie est terminée ; en tout elle n'a pas duré dix minutes.

On revient ensuite chez les parents de la mariée, qui donne une réception suivie d'un bal.

Pendant que les invités sont occupés à admirer les cadeaux et la corbeille, les époux s'éclipsent pour changer de toilette. Ils reparassent ensuite en costume de voyage, et ils ouvrent le bal.

Soudain la mariée jette son bouquet de fleurs d'orange à ses demoiselles d'honneur, qui se livrent à une lutte épique pour l'attraper, car la tradition veut que celle qui le possède se marie dans l'année. A la faveur du tumulte, les époux montent en voiture et se dirigent vers la gare, mais pas assez vite pour ne pas recevoir les poignées de riz et les vieilles par-touffes dont les criblent les parents et les amis.

Les voici enfin confortablement installés dans leur pullman ; ils vont passer le temps de leur lune de miel au Niagara : c'est le rendez-vous traditionnel et presque obligé de tous les mariés qui font un voyage de nocce.

Un philosophe pessimiste a laissé échapper cette boutade : " En France, les époux s'étudient trois semaines ; ils s'aiment trois mois, se disputent trois ans, et se tolèrent trente ans."

Cette remarque ne sera jamais applicable aux ma-

riages américains. Là-bas, on s'étudie aussi longtemps que l'on veut, et les fiançailles peuvent durer dix ans. J'ignore si l'on ne s'aime que trois mois ; en tout cas, il est rare qu'on se dispute, et plus rare encore qu'on se tolère : on trouve beaucoup plus simple de divorcer. Moyennant deux dollars, on reconquiert sa liberté. On n'a plus qu'à envoyer à ses amis une carte ayant en tête deux chaînons brisés avec ces mots imprimés :

" M. et Mme Z... prennent la liberté d'informer leurs amis que le mariage est dissout par arrêt de la cour suprême. Mme Z... reprend son nom de jeune fille W..."

Et tout est dit ! Cette union provisoire n'aura été qu'un vulgaire épisode qu'on s'empresse d'oublier.

Comme je comprends cette réflexion d'un voyageur qui résumait ainsi son opinion sur les mariages qu'il avait vus en Amérique : " J'aime mieux l'Américaine avant le mariage et la Française après."

MGT LACROIX.

PETITE CORRESPONDANCE

Fleur des champs.—L'espace ayant manqué, j'ai dû retarder à cette semaine pour vous donner une réponse. J'espère que vous n'en avez pas trop souffert. A votre première question, je réponds : Non, ce n'est pas déplacé du tout ; au contraire, je vous engage à le faire. Mais soyez réservée et prudente. S'il y a en vous un peu d'aigreur ou de ressentiment, n'en laissez rien paraître. Vous serez plus heureuse après, de vous être montrée aimable et c'est beaucoup plus noble. Non, n'envoyez pas de cadeau, à moins qu'il soit votre parent, ce titre seul vous le permet ; vous le pouvez encore, si vous êtes en relation intime avec la fiancée. N'oubliez pas que tout cadeau de noces est toujours adressé à la future. Oui, vous pouvez porter des tissus brodés d'or et argent dans cette période du demi-deuil. Je ne vois pas qu'il soit inconvenant d'apporter une sacoche à l'église ; seulement, vous admettez que c'est plus commode que joli.—A...

ECHOS DE PARTOUT

Un journal de province contenait, l'autre jour, l'annonce suivante : " Poney bai, sept ans ; paisible, bon travailleur, aussi vif que le train local, etc." Ce n'est peut-être pas un compliment...

Les Anglais se plaisent à collectionner les mots de lord Salisbury, dont l'humour est plutôt acerbe.

Voici le dernier " mot rosse " du premier ministre anglais parlant du fameux inventeur Maxim :

" Cet homme, observa le noble lord, fut, dans son genre, un bienfaiteur de l'humanité. Innombrables sont les êtres humains qui lui sont redevables de n'être pas morts de vieillesse ! "

Une pièce de M. d'Annunzio, *Cita Maria*, était récemment jouée à Milan par la Duse. Dans une scène, le héros noie sa sœur pour la purifier, dit-il. Le public s'est indigné, a protesté violemment, et a crié : " A l'assassin ! à l'assassin ! " On a dû interrompre la représentation de la pièce qui, ensuite, a été interdite par l'autorité, l'accueil du public faisant redouter des désordres plus graves.

Décidément, le public italien a l'âme tendre !

Le conseiller de commerce Schlutow, de Stettin a reçu l'avis que l'empereur d'Allemagne avait l'intention de l'anoblir. Par une lettre des plus respectueuses, M. Schlutow a prié le souverain de n'en rien faire, son père ayant, il y a quelque quarante ans, décliné le même honneur.

Voilà ce qui s'appelle avoir le respect des traditions de famille, mais aussi le dédain absolu de toutes distinctions honorifiques.

Dernièrement, au tribunal de Chicago, une pauvre femme comparait sous l'inculpation de vagabondage. Une avocate se chargea de la défendre en soutenant cette étrange thèse : la femme n'étant pas faite pour travailler, on ne peut la condamner pour vagabondage.

La jeune avocate américaine fut si éloquente que l'accusée a été acquittée. Il est plus que bizarre de voir une femme ayant choisi le dur métier d'avocat plaider pour ses sœurs le droit à l'inaction, à la paresse, le droit au vagabondage.

Annnonce trouvée dans un journal du Cap :

" On demande des recrues pour le régiment en formation destiné à garder les communications de la colonie du Cap. Pâte 5 shillings par jour, plus 2 shillings par jour pour un bicycle, si la recrue le fournit. Si la recrue ne fournit pas son bicycle, sa paie sera de 5 shillings par jour et le régiment lui fournira la machine, qui deviendra sa propriété après trois mois de service."

Avis aux sportsmen peu favorisés de la fortune qui aimeraient à se procurer une bicyclette à bon compte !...

L'heureux possesseur de la plus longue barbe du monde est le sculpteur Louis Goulon, habitant à Montreçon, France. Cette barbe, d'une extrême blancheur, est longue de 6 pieds. Louis Goulon porte sa barbe en partie repliée sous ses vêtements.

Louis Goulon qui est aujourd'hui âgé de 68 ans, a toujours paru comme un être extraordinaire. A 14 ans, il avait déjà 12 pouces de barbe ; à vingt ans, elle atteignit 1 verge.

Le possesseur de cette énorme barbe, doit parfois trouver que l'excès des meilleures choses ressemble à une infirmité.

La petite ville de Zurich était, ces jours derniers, mise en émoi par la fière audace d'un ancien chef de brigands, sorti de prison depuis peu.

Une place de gendarme étant au concours, le repris de justice n'hésita pas à se ranger parmi les postulants. Et voici comment il s'est recommandé au choix de l'autorité :

" J'ai, disait-il, subi vingt-cinq condamnations et je sais mieux que personne, je vous assure, comment il faut s'y prendre avec les coquins."

On s'est empressé d'évincer cet intéressant personnage. Pour un peu, on l'aurait remis en prison !

C'est ainsi qu'on décourage les bonnes volontés.

Jean et Louis de Reszké ont décidé de ne pas chanter, à Londres, cette année.

C'est Jean de Reszké qui a annoncé cette résolution hier soir dans une interview. Il a dit :

" La reine Victoria a été si bonne pour nous, si aimable et si gracieuse, que nous ne pourrions pas chanter en Angleterre pendant qu'on y porte encore son deuil.

" Il n'est pas vrai que nos voix aient été affaiblies ici par un excès de travail. Nous sommes tous les deux en excellence forme. Nous quitterons New-York le 30 avril nous rendant directement à Paris."

Les chanteurs savent se ressouvenir. Ils n'ont donc pas la mémoire aussi légère que la voix ?

Voici une petite histoire dont les médecins qui n'aiment pas à se déranger pour courir au chevet de leurs malades pourront faire leur profit.

Une jeune mère fut alarmée une de ces dernières nuits par des accès de toux qui saisirent souvent son enfant et qui lui semblaient les symptômes du croup.

Elle s'empresse de téléphoner à son médecin, pour le prier de venir aussitôt. La nuit était froide, le médecin était peu disposé à sortir. Il s'efforça de rassurer la maman, mais rien n'y fit.

En désespoir de cause, il cria dans l'appareil :

— Elevez l'enfant à la hauteur de l'appareil et faites-le tousser !

La mère s'empresse d'obéir, et, un moment après la quinte de toux, le diagnostic du vieux docteur rassura la pauvre mère :

" Pas deux sous de croup, chère madame ! Faites comme moi : allez vous recoucher ! "

Pratique, n'est-ce pas ?

Un nouveau produit alimentaire.

La végétaline est un corps gras alimentaire extrait de la noix de coco. Ce produit se présente sous l'aspect d'une sorte de graisse onctueuse d'une blancheur parfaite et d'une saveur parfaite.

Sa conservation est, paraît-il, très facile et à peu près illimitée.

Consistante à la température ordinaire, la végétaline se transforme par la fusion en une huile limpide et incolore. Ce n'est pas autre chose, en somme, qu'un beurre de coco extrait et épuré par des procédés industriels ingénieux. On en recommande l'emploi pour la cuisine et la pâtisserie dans les cas où l'on ne peut se procurer du beurre ordinaire de qualité suffisante, comme dans les pays chauds par exemple.

Un groupe de savants prépare actuellement à Victoria, dans la Colombie Anglaise, une expédition aux glaciers du mont Fairweather, dans l'Alaska.

Il va étudier le curieux phénomène de mirage de la " ville silencieuse de l'Alaska," dont le duc des Abruzzes rapporta un croquis à la plume, lors de son voyage dans ces régions, il y a quatre ans.

Ce phénomène, visible en juin, s'étend sur une longueur de six milles et présente une analogie frappante avec la vue de la ville de Bristol en Angleterre. L'expédition en prendra des photographies, notera le temps, les conditions atmosphériques, et communiquera avec Bristol pour s'assurer si ces conditions concordent avec celles relevées dans cette ville, et si c'est bien réellement le panorama du port anglais qui se trouve transporté, par un étrange caprice de la nature, dans les montagnes de l'Alaska.

Ne vous êtes-vous jamais demandé comment il se faisait que tant de lynchages de nègres aient lieu chaque jour de l'autre côté de la ligne 45ème sans que personne ne soit inquiétée pour de semblables crimes ?

Mon Dieu ! c'est triste à dire, mais c'est ainsi : aux Etats-Unis, d'une civilisation si avancée sur certains points, tout le monde est peu ou prou d'avis que lyncher un nègre est œuvre pie. Et les juges ne pensent point autrement.

Récemment un nègre, nommé Henderson, ayant assassiné la femme d'un fermier, était brûlé vif par la foule à Corsicana (Texas) après avoir été arrosé de pétrole.

Le juge Grobert avait ouvert une enquête sur ce lynchage.

Or, voici le stupéfiant verdict qu'il a rendu :

" L'individu décédé a reçu justement la mort par les mains des braves citoyens indignés et outragés de Navarro et des comtés avoisinants, et qui représentent la meilleure population des Etats-Unis. Les témoignages aussi bien que les aveux faits par le coupable montrent que le châtimement était pleinement mérité et louable."

Les lynchages sont donc non seulement tolérés mais encore autorisés, consacrés en quelque sorte par la magistrature.

Espérons encore que tous les juges des Etats-Unis ne partagent pas la conviction du juge Grobert !

Socialisme intermittent, d'après un croquis d'Henriot.

— Moi, quand j'ai du travail, de quoi manger, de quoi boire, de quoi fumer, je ne suis pas socialiste, mais, dès que ça me manque je sens que je le deviens !

FANTAISIE

QUELQUES LAPSUS

Il est très pédant de reprocher aux écrivains, comme un crime irrémissible, les *lapsus* échappés si souvent à leur plume. On ne se fait pas faute, pourtant, de manquer de charité à leur égard. Qui donc n'est pas exposé à se tromper ou à commettre des distractions ?

Le plus spirituel et le plus charitable est de relever les fautes que l'on rencontre (pour avertir les lecteurs trop crédules ou mal renseignés), et d'en rire sans trop de malice, — afin que la même indulgence nous soit acquise, le jour où nous pécherons du même péché.

Sous le bénéfice de cette observation, il est amusant de trouver dans l'*Intermédiaire des chercheurs et des curieux* une liste de quelques inadvertances dont furent coupables divers écrivains, grands et petits, stylistes raffinés ou simples conteurs.

Lisons :

En botanique, dit l'*Intermédiaire*, M. Jules Verne nous présente les banians, géants de la flore indienne, entourés de rejetons "qui s'élancent d'une racine commune, montent droit..." Et, tout au contraire, on sait que les tiges secondaires "descendent" des branches vers le sol où elles s'implantent. Ailleurs, c'est le taro (une racine comestible) qui est décrit comme un arbre de grande taille, à l'écorce ciselée, aux fruits énormes, bref, avec tous les caractères du jacquier ou "arbre à pain."

Voici maintenant un autre voyageur en chambre. H. Murger suppose un changement de l'axe terrestre et il écrit :

"Le Groënland veut devenir une serre chaude. La Terre de feu va devenir une glacière."

Chateaubriand, qui a vu, en Amérique, un serpent à deux têtes, passe inaperçu certain jour, en allant "de Paris à Jérusalem." Arrivé à Mastra, il entre dans la chambre des étrangers et note ceci :



Le voleur. — Si ce n'est pas honteux, à votre âge, de regarder encore sous les meubles avant de vous coucher !

"Chacun continue de fumer, de dormir... sans jeter les yeux sur moi."

Deux vers d'Alfred de Musset :

Avez-vous vu dans Barcelone
Une Andalouse au sein bruni ?

Puis ces deux autres :

La bouche garde le silence
Pour écouter parler le cœur.

Et, enfin, ceux-ci de Delille :

Et des plis écaillés qu'avec force il déploie,
Saisit, étreint, étouffe et devore sa proie.

Revenons aux prosateurs :

De M. About, on connaît le colonel du Premier Empire, réclamant l'*Annuaire*... qui n'existait pas encore

M. Cherbuliez a des phrases contrefaites comme celles-ci :

"M. Sucquer en vint à dire que la plus économique de toutes les cultures était celle du chêne-liège qui n'en demande aucune."

"Vous avez la rage, madame, de gâter aux gens qui vous obligent, le plaisir qu'ils peuvent avoir à vous en faire."

M. de Cormenin, dans l'*Almanach Populaire* de 1848, parlait ainsi du budget :

"C'est un livre qui pétrit les larmes et la sueur du peuple pour en tirer de l'or, qui chamarré d'or et de soie les manteaux des ministres, qui nourrit leurs coursiers fringants et tapisse de coussins moelleux leurs boudoirs."

Alexandre Dumas, père, fait dire au comte de Guiches (du temps de Louis XIV) :

"Le sanglier s'est réfugié dans un champ de pommes de terre".

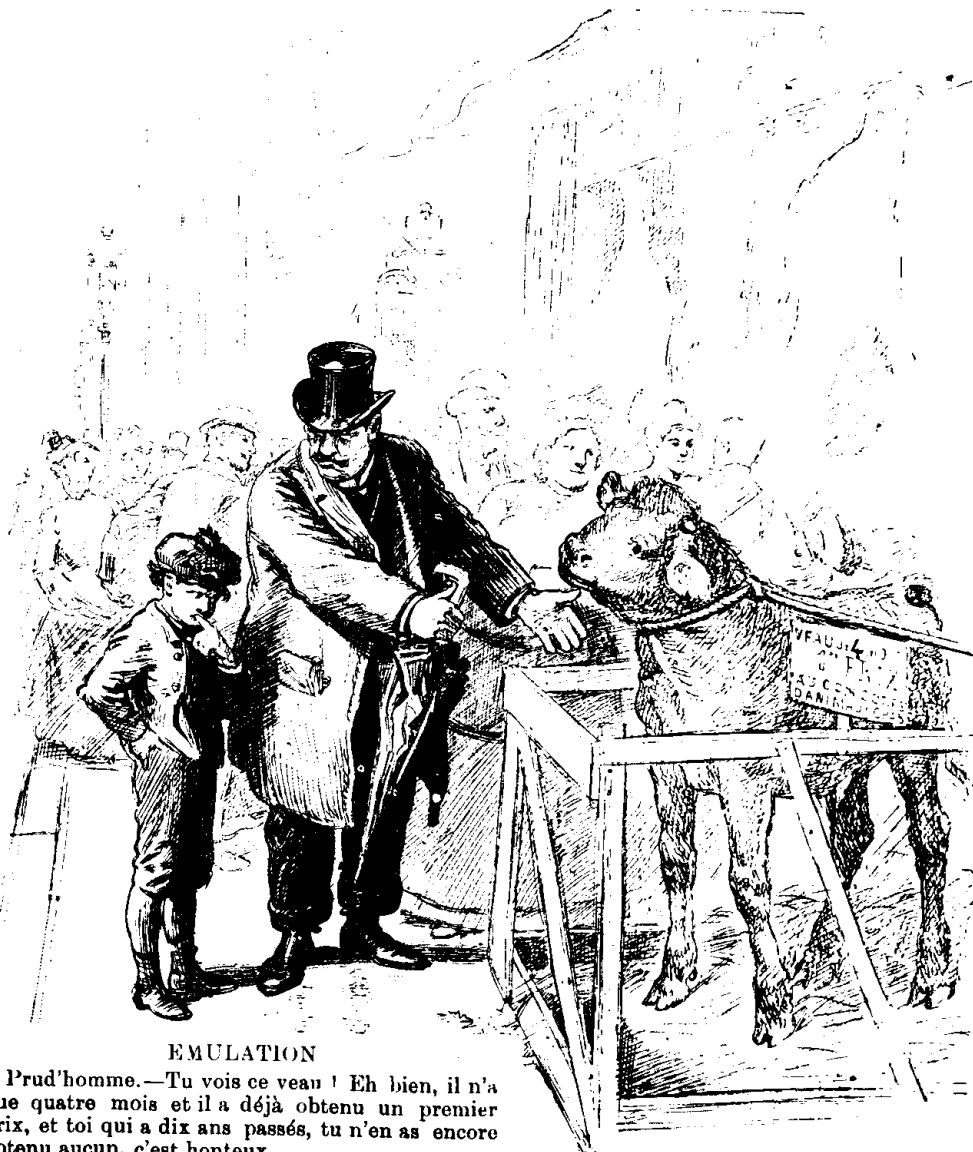
Flaubert :

"Il reçut pour sa fête une belle tête phrénologique toute marquée jusqu'au thorax, et peinte en bleu".

Dans toutes ces contraventions littéraires, il n'y a pas un seul cas pendable. Et tout cela n'empêchait pas Chateaubriand, Flaubert, Musset, etc., etc., d'avoir quelque talent — et Jules Verne d'amuser beaucoup de lecteurs.

HOMONYMES

L'aspic,	L'A se pique.
Le béguéule,	Le B gueule.
Le sérail,	Le C raille.
Le dégel,	Le D gèle.
L'école,	L'E colle.
L'éphémère,	L'F est mère.
Le gérant,	Le G rend.
L'achéron,	L'H est rond.
L'issue,	L'I sue.
Le giberne,	Le J berne.
Le canard,	Le K narre.
L'élastique,	L'L astique.
L'éméri,	L'M rit.
Ile-et-Villaine,	Il et vil N !
L'orange,	L'O range.
Le Pégase,	Le P gaze.
Le curage,	Le Q rage.
L'hernie,	L'R nie.
L'escompte,	L'S compte.
Le tétu,	Le T tue.
Lutin	L'U teint.
Les verrues,	Les V ruent.
Le double vêtement,	Le W te ment.
L'iscia,	L'X scia.
Ne jouez pas avec les dandys grecs,	Ne jouez pas avec les dents d'Y.
Récompensez les aides,	Récompensez les Z, etc.



EMULATION

Prud'homme. — Tu vois ce veau ! Eh bien, il n'a que quatre mois et il a déjà obtenu un premier prix, et toi qui a dix ans passés, tu n'en as encore obtenu aucun, c'est honteux.

TROP DE ZELE

Calino a loué une chambre au second. Son propriétaire, qui loge au premier, lui recommande de faire le soir en rentrant le moins de bruit possible.

—J'ai le sommeil léger, ajoute-t-il, j'ai renvoyé votre prédécesseur parce qu'il m'éveillait toutes les nuits en montant dans l'escalier.

Calino rentre à dix heures, marchant sur la pointe des pieds.

Arrivé sur son carré, il redescend et va frapper à la porte de la chambre du propriétaire.

Pas de réponse. Il frappe un peu plus fort.

—Mais qu'est-ce donc ? s'écrie enfin le propriétaire en maugréant ; que diable fait-on ici ?

Et Calino poliment : —Je voulais avoir l'honneur de de mander à monsieur si je ne l'ai pas éveillé tout à l'heure en montant.

OFFICIEL

BUREAU DE L'ANALYSTE, DISTRICT DE QUEBEC. Quebec, 30 novembre, 1899.

J'ai fait l'analyse du VIN DES CARMES et constaté que les principes actifs de la préparation sont conformes à la formule. Comme cette formule n'a d'intérêt que pour les médecins, ceux-ci pourront l'obtenir de notre bureau.

Au point de vue médical, c'est un excellent vin que le VIN DES CARMES, appelé à rendre de grands services AUX PERSONNES FAIBLES, AUX CONVALESCENTS ANEMIQVES, DYSPEPTIQUES, etc. C'est un bon tonique plus recommandable qu'un grand nombre de ces vins médicinaux qui sont dans le marché.

Dr M. Fiset, Analyste public.

POUR LES DYSPEPTIQUES

La dyspepsie est une des grandes misères de la vie humaine. Ceux qui en souffrent peuvent seuls justement apprécier combien cette affection est pénible et douloureuse. Les Pilules de Longue Vie du Chimiste Bonard, employées dans un traitement méthodique, guérissent rapidement de cette affection.

NOUVELLE MACHINE FRANÇAISE

M. DELORY, inventeur-fabricant à Blois (Loir-et-Cher), France, a l'honneur d'informer les tailleurs, coupeurs et tous confectionneurs qu'il a mis en vente, en tous pays d'Amérique, au prix de trois cents francs, une nouvelle machine de son invention (brevetée en tous pays et diplômée), pour la plus parfaite création de vêtements quel qu'en soit le style, régularité des mesures, une grande précision dans la coupe et la conformité de tous sujets (très grand succès en Europe). — Adressez lettres comme ci-dessus.

PLUS D'ASTHME
Oppression, Catarrhe,
PAR LES
CIGARETTES CLÉRY
et la POUDRE CLÉRY

Ont obtenu les plus hautes récompenses
Gros : Dr CLÉRY à Marseille (France)
Dépôt dans toutes les Pharmacies.

Un PRÊTRE
de Rome a TROUVÉ le SECRÉT de GUÉRIR
ANÉMIE - DÉBILITÉ GÉNÉRALE
DYSPEPSIE - MAIGREUR - ÉMAIGREMENT
FIEVRES ÉPUÏSEMENT avec les
PILULES AN-ONIO
toniques, digestives, reconstituantes. 2 fr.
Ph^o MAUVANT, 19, r. des Deux-Ponts, PARIS
Dépositaire à Montréal: ANTHUR DÉCARY.

Trente ans de Succès
GUÉRISON CERTAINE
en 2 heures
sans Coliques ni Nausées
sans AUCUNE PURGATION
ni avant
ni après
du
VER SOLITAIRE
par les CAPSULES
L. KIRN
à l'Extrait dépuré de FOUGÈRE Mâle Pure sans Calomel.
M. Kirn ne garantit l'efficacité que des Capsules qui portent sa signature.
PARIS, Pharmacie HAUGOU,
51, Boulevard Edgar-Quinet
et dans toutes les bonnes Pharmacies

GRATIS.
Illustration of a pocket watch and a woman's head.

10,000 de Valeurs données Gratuitement
Dames et Fillettes demandées pour illustrer notre plus beau livre...
ROYAL ACADEMY PUBLISHING CO., Dept. 8 Toronto.

LE TOUR DU MONDE Très jolie publication illustrée, de 24 pages petit in-folio. Très instructive, contient des renseignements géographiques précis ; des études sérieuses sur les divers pays du monde, leur fertilité, leurs genres de productions, leur avenir. Des questions politiques et diplomatiques, le tout inédit. Sous ce titre : "Bonne aux lettres", des réponses à toute lettre se rapportant à des voyages, des projets de voyage, etc. Abonnements pour l'étranger un an 28 francs ; six mois, 16 francs ; le numéro 50 centimes. Librairie Hachette, 79, Boulevard Saint-Germain, Paris, France.

L'HOPITAL

PAR MARCELLE DU LAC

Rien n'est plus saisissant et plus poignant que la visite d'un hôpital. L'aspect de toutes ces infortunes serre le cœur et remplit l'âme d'une incomparable tristesse.

C'est le quartier des femmes, en particulier, qui donne généralement matière aux plus tristes réflexions.

De toutes ces alignées de lits, d'une blancheur sépulcrale, émergent de pauvres figures lamentablement pâles, navrées et désolées.

Involontairement, l'esprit se reporte sur ces délicieuses créatures que nous admirons et que nous vénérons, qui font la joie de notre foyer, le plaisir de nos jours heureux et la consolation des heures mauvaises.

Et nous nous demandons s'il est bien possible que ce soient là les mêmes visages qui nous ont charmés, les mêmes corps qui nous ont séduits, mais qui maintenant gisent sans force et reposent sans grâce, ayant tout oublié, jusqu'au plus mince instinct de la coquetterie qui, pourtant, est le dernier à subsister dans le cœur féminin.

Quelle est donc l'affection qui flétrit ainsi les roses de nos parterres, les fleurs de nos jardins ?

Quel souffle malfaisant a couché sur leur tige tous ces beaux lys ? Pour le savoir, il suffit d'interroger le premier interne qui traverse la salle et vers lequel toutes les têtes se lèvent pour demander le secours qui ne vient jamais et ne peut pas venir à l'heure du supplice qui doit impitoyablement sonner pour une et chacune des patientes.

Toutes ces femmes, vous dira-t-il, souffrent d'affections des organes essentiels de leur sexe ; toutes sont ici pour attendre le moment où elles devront être remises aux mains des chirurgiens, taillées, coupées et découpées, seul soulagement qui puisse maintenant être apporté à leur mal.

Et si vous poussez plus loin votre enquête, vous apprendrez encore, avec douleur, que le nombre des femmes qui viennent s'inscrire dans les hôpitaux augmente sans cesse et que la catégorie d'affections qui se présentent de plus en plus fréquemment est celle qu'on appelle : les Maladies des femmes.

Avec la rigueur croissante de la lutte pour la vie ; avec le développement des obligations et des fatigues qui s'imposent à cette frêle créature, pour tenir sa place dans la grande concurrence humaine, la machine se trouve soumise à de telles secousses et à de telles épreuves qu'il n'est pas étonnant qu'elle se détraque, si l'on ne prend pas les soins et les précautions qu'exige sa conservation.

Mais il ne faut pas croire pour cela que l'hôpital et le couteau du chirurgien soient le seul remède, soient le vrai salut des hommes qui souffrent.

La science a d'autres ressources pour soulager l'humanité. La grande doctrine médicale n'est pas de couper, mais de guérir, pas d'extirper, mais d'assainir, pas de détruire, mais de fortifier.

De toutes ces femmes que vous voyez étendues, brisées sur leur couche hospitalière, il n'y en a pas une qui n'aurait évité ce triste sort, qui n'aurait échappé à cette cruelle situation, si elle eut pris à temps le seul vrai remède constitutionnel pour les femmes, les Pilules Rouges de la Compagnie Chimique Franco-Américaine.

C'est un fait admis aujourd'hui que toute maladie des organes féminins prise au début et traitée conformément aux prescriptions des Médecins Spécialistes de cette compagnie, est promptement arrêtée et que toutes les complications successives sont alors évitées sans aucun dérangement dans le régime et sans arrêt dans les occupations.

Mais, nous ne saurions trop le répéter, il faut avant tout ne pas perdre un instant et il faut avoir recours aux Pilules Rouges, dès que la moindre complication survient dans le fonctionnement des organes.

Une femme ne doit pas perdre de vue que les besoins de son sexe sont tels qu'il n'y a pour elle que deux alternatives dans la vie : ou le traitement raisonnable des organes essentiels ou l'hôpital avec son cortège de frayeurs et de douleurs.

Qui donc hésiterait à choisir entre ces deux alternatives ? La maxime anglaise, que "la vigilance est le prix de la liberté", est vraie surtout pour les femmes.

Les symptômes de leurs maladies particulières sont multiples et surtout, ils ne sont pas toujours d'une intensité proportionnelle à l'état d'avancement de la maladie.

Il ne faut donc pas simplement se guider sur l'accuité de la douleur, ni sur la rigueur de la gêne éprouvée.

Le plus léger malaise, le point de côté le plus anodin peuvent être le résultat ou l'indication d'un dérangement grave et appeler une médication énergique.

Aussi, dès qu'une femme, jusque-là bien portante, se sent atteinte d'une douleur quelconque, d'une fatigue non motivée, d'une souffrance dans les reins ou dans le dos, c'est le moment de prendre les Pilules Rouges.

Il n'y a pas un moment à perdre : il faut aller sans retard consulter les Médecins Spécialistes de la Compagnie Chimique Franco-Américaine.

Là, et là seulement, est le salut. La femme qui, ayant sous sa main et à sa portée la guérison, sachant que les Pilules Rouges sont la guérison, sachant que les Pilules Rouges sont là pour soulager son mal et lui rendre la vie, laisse empirer son mal, se laisse acheminer vers l'hôpital, commet un crime, un vrai suicide.

Le lit d'hôpital et la table d'opération constituent le tribunal de dernier ressort et il n'est pas permis de s'y laisser traîner sans avoir épuisé toutes les juridictions.

La première et la plus bénigne est celle de la Compagnie Chimique Franco-Américaine qui sait faire promptement justice et dispense de comparaître devant d'autres prétoires.

Femmes qui souffrez, pensez-y : Les hôpitaux devraient tous porter sur le fronton de leur portail, la devise fatale du Dante :

"Vous qui pénétrez dans ce lieu de souffrance, A la porte en entrant, laissez l'espérance."

N'oubliez pas que les Médecins Spécialistes de la Cie Chimique Franco-Américaine peuvent vous conserver l'espérance ; que les Pilules Rouges peuvent vous éviter la souffrance !

Adressez-vous sans crainte à ses nobles serviteurs du public. Procurez-vous sans retard ces remèdes infailibles.

Et pleurez sur le sort des malheureuses, dont l'imprévoyance ou l'ignorance n'ont pu trouver d'autre refuge que le lit glacé du sombre hôpital.

MARCELLE DU LAC.

Une Mariée Heureuse

Rien ne fera plus plaisir à une mariée que de voir sa maison meublée par nous. Elle SAIT que nos meubles sont faits de telle sorte, qu'avec un soin ordinaire, ils dureront la vie.

Nos dessins sont très jolis et nous prenons le plus grand soin pour que dans la confection de nos meubles il n'entre que du bois préparé de la meilleure qualité.

Nous donnons volontiers des estimés et des plans pour meubler les maisons, si on le désire.

Renaud, King & Patterson,

652 Rue Craig, 2442 Rue Ste-Catherine.

THEATRE NATIONAL FRANÇAIS

La saison du Théâtre National Français s'est terminée samedi dernier, avec les représentations d'Une Course Célèbre, qui a remporté un très vif succès.

Notre théâtre populaire n'a fermé ses portes que pour trois semaines. Il les rouvrira le 24 juin, complètement transformé. Déjà, depuis deux mois, les grands travaux d'agrandissement et d'embellissement entrepris par M. Gauvreau sont commencés. Sans nuire aux représentations, on travaillait derrière le théâtre, démolissant de vieilles bâtisses pour faire de la place à la scène et à la salle nouvelle.

Quand il rouvrira ses portes, le Théâtre National pourra contenir 2,000 personnes. On y verra une nouvelle galerie soutenue par des poutres et des poteaux en fer, ouvrage de la Dominion Bridge Company. La couverture du théâtre sera aussi supportée par des soliveaux en fer. Bref, la salle offrira toutes les garanties de solidité possibles.

D'ici à quelques jours, M. Gauvreau recevra, de la grande maison Oliver Crosby, de Londres, un immense et riche tapis grenat qui couvrira tout le plancher de la salle, et de très beaux fauteuils d'orchestre très confortables de la Canadian Chairs Co. d'Ontario.

La grande entrée, sur la rue Sainte-Catherine, sera réellement magnifique avec ses murs entièrement garnis de miroirs et de sculptures (celles-ci confiées à la maison Corbeil), et son plancher en mosaïque.

M. Gauvreau, ou l'un de nos représentants, doit partir incessamment pour Syracuse afin d'y faire l'acquisition d'un rideau en amiante (asbestos), pour protéger la salle contre le feu, et de tous les accessoires modernes en usage, sur les scènes les plus riches.

Le Théâtre National Français, transformé, sera certainement l'un des plus beaux du continent.

La pièce de ré-ouverture sera le drame à grand spectacle de Sienkiewicz, Quo Vadis?

AUX LECTEURS DE CE JOURNAL

Dans l'intérêt de votre précieuse santé n'oubliez pas de suivre un traitement méthodique avec les *Pilules de Longue Vie du Chimiste Bourard* pour conserver votre sang pur et vos fraîches couleurs.

—Il n'y avait, il y a soixante ans, que 150,000 enfants dans les écoles de l'Inde; il y en a aujourd'hui 4 millions.

—La foudre tue, chaque année, 908 personnes en Russie, 92 en France et 23 en Angleterre.

TOUTES CHOSES A TEMPS

Le *Baume Rhumal* guérit les maladies de poitrine: il faut en prendre aussitôt que l'affection se manifeste.

—Il y a en Europe, 10 millions d'hectares cultivés en maïs; aux Etats-Unis, 30 millions.

SES BIENFAITS

Quand on pense au bien que le *Baume Rhumal* produit dans les affections des voies respiratoires, on ne peut s'empêcher de bénir ce remède précieux.

—Le gouvernement fédéral a décidé d'accorder une prime pour le raffinage du plomb au Canada. La prime sera de \$5.00 par tonne, à partir de 1902 et ira en diminuant chaque année, d'un dollar, durant les cinq ans à venir.

FRUIT DE L'EXPERIENCE

La découverte du *Baume Rhumal* est le fruit d'études et d'expériences suivies faites dans l'intérêt de l'humanité.

—Nous lisons dans un journal anglais que, par suite des nombreux accidents survenus à des enfants, accidents causés par l'inflammabilité des flanellettes, il est question de passer une loi déclarant que ce tissu devra porter une étiquette le déclarant dangereux.

“Au Louvre”

N. Tousignant, Prop. 295 rue St-Laurent

MOUSSELINES

Mous avons en main un très beau choix de Mousselines. Les couleurs les plus nouvelles et les plus jolis dessins de la saison sont maintenant exposés au “Louvre.”

Mousseline de couleurs depuis 6½c à 35c.

INDIENNES

Le plus grand assortiment d'Indiennes qu'on puisse trouver. Indiennes Sateen et autres.

Lignes Spéciales, 8c, 10c, 13c.

ETOFFES à ROBES et SOIES

Nos Etoffes à Robes et Soies sont choisies parmi les plus nouvelles dans les manufactures Françaises, Anglaises et Américaines.

Soies qui se lavent pour blouses d'été à 25, 29, 39 et 50 cts.

Soies Eclipse dans toutes les couleurs à 50c.

Blouses, Costumes et Jupes

Notre choix de Blouses, Costumes et Jupes est un des meilleurs qu'on puisse désirer. Blouses en Lawn, Indienne, Sateen, et Soie à très bas prix.

Un très grand assortiment de Jupes en Duck, Piqué et Toile dans les nouveaux genres.

Costumes pour dames en Drap Piqué, etc.

Ligne Spéciale de très jolis Costumes pour Dames, blancs avec ruban de velours à \$3.75.

Sous-Vêtements pour Dames

L'agrandissement de notre magasin nous a permis d'augmenter le département des Sous-Vêtements pour Dames. La plus grande partie de notre nouveau magasin est occupé par ce département.

Nous avons maintenant le plus grand assortiment de qualités et de patrons en fait de Sous-Vêtements qu'on puisse trouver à Montréal et à des prix défiant toute compétition.

Dernières Nouveautés

Ceintures en Soie et en Cuir patent avec les boucles les plus nouvelles, 25c en montant.

Nouveaux collets en soie et mousseline pour Dames dans toutes les couleurs.

Les ordres par la malle seront exécutés avec soin.

N. TOUSIGNANT

295 Rue ST-LAURENT

COIN DEMONTIGNY.

la gomme
du docteur

Adam guérit

instantanément

le mal de dents

10 cents

en vente partout

DEPOT CHEZ

ROD. CARRIÈRE

Coin Visitation et Ste-Catherine

DR. A BRAULT

Chirurgien-Dentiste

529 rue St-Denis

Tel Bell: E. 1745

Heures de Bureau: de 9 à 10 heures

EPILEPSIE ARRÊTÉE GRATUITEMENT et guérison permanente par le Dr KLINE'S GREAT NERVE RESTORE. Aucune attaque après le premier jour d'usage. Guérison non seulement temporaire mais radicale dans tous les cas de dévirements nerveux, épilepsie, migraines, danses de St-Guy, débilité, faiblesse. **FRANCIS** 100 BOTTILLES D'ESSAI à \$2.00, GRATIS, par l'entremise de l'agence au Canada, M. J. KANE, 1740, rue Notre-Dame, Montréal, aux malades épileptiques qui n'ont à payer que l'express sur livraison. Consultation personnelle ou par poste. **Monnaie à Dr R. H. KLINE, Ld. Fondée en 1871** 981, Arch St., Philadelphie, Pa.

Dr JÉHIN-PRUME

Spécialiste pour les Maladies des yeux, du nez, de la gorge, et des oreilles. Ancien Chirurgien des hôpitaux, ancien chef de clinique de Paris, membre de la Société de laryngologie de France, etc.

No 15 RUE CRESCENT
MONTREAL

Consultations, 2 à 5 P.M.
Et par correspondance

ASTHME

Traitement au liquide sec.

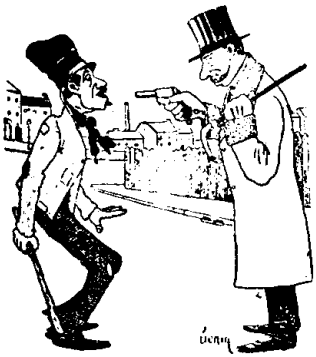
Deux semaines d'essai gratis. Plus de 40,000 personnes témoignent de ses mérites, 1,600 de celles-là demeurent dans Ontario. La seule méthode de traitement dont se servent et qu'approuvent les médecins. **NORMAN H. H. LETT, Esq.** greffier de la ville d'Ottawa, dit: Par l'usage de votre traitement, j'ai guéri l'asthme qui m'affligeait. J'ai fait usage de votre traitement consistant en cleu semant suivant les instructions.

Dr J. M. SAWERS,
122, MacDonnell Ave., TORONTO.

\$5.00 à \$10.00
PAR SEMAINE

GRATIS
On demande des Garçons et Fillettes des Hommes et Femmes qui désirent gagner de \$5.00 à \$10.00 par semaine. Vous pouvez à traverser le monde en neuf lettres, pour former cette année, pour former un des mois de l'année.

SPBETEEM
Si vous le pouvez, envoyez nous la réponse de suite, avec 1 cent pour frais, et nous vous expédierons une boîte de **Fluide RFD CROSS REMEDY**, et aussi **GRATIS** un **Magnifique Epingle à Cravate** pour Dame ou Monsieur, une **Montre Étincelante**. Nous vous expliquerons aussi comment gagner de \$5.00 à \$10.00 par semaine, en travaillant pour nous pendant vos loisirs. Aucune expérience requise.
LA CIE. RED CROSS REMEDY.
206 Confederation Building, Toronto.



Le rodeur — La bourse ou la vie !
Le passant (gouailleur). Puisque vous daignez me laisser le choix, cher monsieur, je me décide pour l'avis, et le meilleur que je puisse vous donner c'est de changer de métier.

CONSEILS PRATIQUES

Soins de la bouche.—Il vous suffit pour blanchir les dents sans leur ôter leur émail et pour fortifier les gencives, de faire usage d'une pincée de bois de quina mélangée à une pincée de poudre de cacao, qu'on fait bouillir dans le contenu d'un verre d'eau.

Le rhume de cerveau.—Le remède suivant est excellent pour les rhumes de cerveau : Prenez une pleine tasse de miel filtré, une demi tasse d'huile d'olive et le jus d'un citron. Faites bouillir ensemble et prenez-en une cuillerée toutes les deux heures.

Pour le blanchissage de la brique ou de la pierre.—Délaissez 1/2 minot de chaux dans un baril ; remplissez le baril aux 3/4 d'eau et ajoutez-y un minot de ciment hydraulique ; aussi 3 lbs de sulfate de zinc dissous à l'eau. Ces eaux à blanchir peuvent être colorées en y ajoutant de l'ocre en poudre, ou du noir de fumée.

Pour coller les claques, bottes ou capots en caoutchouc déchirés.—Prenez un morceau de caoutchouc, un dessus de vieilles claques, par exemples, coupez-le par petits morceaux et mettez les dans une bouteille ; ajoutez de l'esprit de térébentine en quantité suffisante pour dissoudre ces morceaux de caoutchouc et vous aurez une excellence colle pour raccomoder vos claques ou vos vêtements en caoutchouc.

Le cerne des yeux.—Lorsqu'on a les yeux cernés, la meilleure chose à faire, c'est de les baigner avec de l'eau et du genièvre, ou de la teinture d'arnica et de l'eau, en laissant séjourner un peu la compresse sur l'œil. Si vous n'avez ni genièvre, ni arnica, frottez-vous le dessous des yeux avec un peu de beurre frais, ou appliquez-y un morceau de viande crue.

Pour la chevelure.—Les Allemands, qui sont renommés pour la longueur et l'abondance de leurs cheveux, recommandent d'appliquer à la chevelure le traitement suivant : deux fois par mois laver la tête avec de l'eau où vous avez fait bouillir plein deux poignées de son et fait dissoudre un peu de savon blanc. Frottez ensuite les racines des cheveux avec un jaune d'œuf légèrement battu. laissez reposer pendant quelques minutes et lavez la tête avec de l'eau pure tiède. Essuyez et séchez bien les cheveux avec un essuie-mains, et peignez-les en les séparant avec les doigts. Si la chevelure était trop sèche avant ce lavage, un peu de pommade serait utile.

ERREURS GRAVES

On commet trop souvent des erreurs graves dans l'appréciation de certains symptômes que l'on prend pour des symptômes de la maladie du cœur, alors que le mal vient uniquement de la pauvreté ou de l'impureté du sang. Un bon traitement avec les *Pilules de Longue Vie* de *Chimiste Bonard* fait disparaître ces causes d'appréhension.

LES
Pilules de Longue Vie
(BONARD)

Guerissent les Maladies de la Peau ainsi que toutes les autres maladies provenant de l'insuffisance ou de l'impureté du sang.

ELLES GUERISSENT LES
HOMMES, les FEMMES et les ENFANTS

Delle MARIA POULIOT

Une petite fille de 13 ans guérie d'une maladie de la Peau qui la faisait souffrir horriblement. Sa mère reconnaissant nous écrit la lettre suivante, preuve incontestable de l'efficacité des **PILULES DE LONGUE VIE** (Bonard).



La Cie Medicale Franco-Coloniale.

MESSEIERS.—Je suis heureuse de pouvoir vous apprendre que ma petite fille, Maria, âgée de 13 ans, a obtenu une guérison presque miraculeuse par l'usage de vos *Pilules de Longue Vie*. Depuis quelque temps elle souffrait de faiblesse générale, de mal de cœur et de maux de tête fréquents. Elle souffrait l'écoulement aussi d'une éruption de la peau qui lui couvrait tout le corps ; ses jambes étaient enflées et ne pouvaient à peine la soutenir. Plusieurs médecins la soignèrent, mais la maladie s'aggrava au lieu de diminuer. Une voisine me conseilla de lui faire prendre les *Pilules de Longue Vie* Bonard, disant que son petit garçon avait été guéri d'une maladie semblable à celle de ma petite fille, par l'usage de ces pilules. J'en achetai six boîtes qu'elle prit régulièrement, selon les directions, et maintenant elle est complètement guérie et a repris ses études qu'elle avait été obligée d'abandonner.

Mme POULIOT, 49 rue Brébœuf.

LES **PILULES DE LONGUE VIE** (Bonard) guérissent l'Anémie, la Dyspepsie, les Maladies de la Peau, ainsi que toutes les maladies du Foie, des Rognons et de l'Estomac.

Elles opèrent des guérisons merveilleuses tous les jours. Parmi les personnes qui ont obtenu des guérisons il y a de vos parents, de vos voisins ou de vos connaissances.

Si vous êtes malades, il vous faut un bon remède afin d'obtenir une prompte guérison. Demandez aux personnes qui ont employé les *Pilules de Longue Vie*, ce qu'elles en pensent et elles vous diront que c'est le meilleur remède au monde. Si vous demeurez à Montréal, voyez Mme Pouliot, 49 rue Brébœuf, ou Delle Elizabeth Ouellette, 89 rue St-François-Xavier, M. Léon Caster, 641 rue St-André, ou M. Félix Gouin, 478 1/2 rue St-Dominique. Ces personnes doivent leur guérison aux **PILULES DE LONGUE VIE** (Bonard.) Si vous aimez mieux essayer les *Pilules* avant d'en acheter, envoyez-nous votre adresse ainsi que le coupon au bas de cette annonce et un timbre de 2 centins, et nous vous enverrons une boîte-échantillon gratis.

LA CIE MEDICALE FRANCO-COLONIALE, 202 rue St-Denis, Montreal.

10,000 Boîtes

.. DE ..

PILULES DE LONGUE VIE

(BONARD)

GRATIS.

DETACHEZ CE COUPON.

Nous enverrons une boîte échantillon des *Pilules de Longue Vie* (Bonard) à toute personne qui nous enverra ce coupon avec leur adresse, ainsi qu'un timbre de 2 cents. Comme nous n'enverrons que 10,000 boîtes échantillon gratis, faites application aujourd'hui si vous désirez prendre avantage de cette offre libérale.

Nom et Adresse



No. 17

MON JOURNAL, Recueil hebdomadaire pour les enfants de 8 à 12 ans, illustré de gravures en noir et en couleurs, paraît tous les samedis. Le numéro quinze centimes. Abonnements : Union postale, un an 10 fr., six mois 5 fr. 50. Un numéro spécimen sera envoyé à toute personne qui le demandera par lettre affranchie. Librairie Hachette & Cie 79 boulevard Saint-Germain, Paris.

DUPUIS & LUSSIER
AVOCATS

Chambre No 1, édifice de La Presse

BREVETS D'INVENTION

CANADA ET ETRANGER

BEAUDRY & BROWN

INGENIEURS CIVILS ET ARPENITEURS

37 RUE ST. JACQUES, MONTREAL

GUERI EN TRES PEU DE TEMPS

Etes-vous Grevé?

M. J.-B. LABELLE, 1021 Cadieux, employé chez Chas. Langlois & Cie, rue Saint-Paul, a été radicalement guéri.

La Compagnie de Montréal

POUR LA

GUERISON des RUPTURES

129c, RUE RACHEL

(Coin Chambord)

MONTREAL.

Prenez les trainways de la rue Amherst.

Pas un sou avant votre complète guérison.

P. S.—Les personnes qui ne peuvent pas venir à Montréal peuvent suivre le traitement à domicile avec le même résultat.

Un Bienfait pour le Beau Sexe

Aux Etats-Unis, G. P. Demartigny, Manchester, N.H.



Poitrine parfaite par les **Poudres Orientales**, les seules qui assurent en 3 mois le développement des formes chez la femme et guérissent la dyspepsie et la maladie du foie.

Prix : Une boîte avec notice, \$1.00 ; Six boîtes, \$5.00.

Expédiée franco par la malle sur réception du prix.

L. A. BERNARD,

1882 Rue Ste-Catherine, Montréal.

Pour le Traitement et la Guérison de L'OBESITÉ



DEPOSITAIRE POUR LE CANADA :

PHARMACIE LACHANCE

1594, RUE STE-CATHERINE, Montréal

PRIX, \$1.25 LA BOITE

(Expédié franco par la malle sur réception du montant.)

RIPANS

AU THEATRE

(On éprouve parfois une sensation de faiblesse et de suffocation, accompagnée souvent de maux de tête. Le cœur bat fortement, on devient étourdi, et l'on se sent mal à l'aise. L'attaque peut ne durer qu'une minute ou elle peut être assez forte pour obliger une personne à quitter le théâtre. Ce cas se présente assez fréquemment lorsqu'on a bien dîné avant la représentation. Il résulte d'une certaine forme d'indigestion causée par la mauvaise ventilation et la tension de l'esprit qui se produit en suivant une pièce.

Comme mesure de précaution, les gens devraient prendre une RIPANS TABULE après un bon dîner. Elle aidera l'estomac à digérer la nourriture, et l'air vicié ainsi que l'excitation ne causeront aucun trouble. Elle chassera les mauvais effets d'un trop bon repas. Cette coutume est maintenant établie chez les personnes sages et cultivées.

10 pour 5 cents

Dans toutes les pharmacies

ON DEMANDE—Un cas de mauvais santé auquel les R-I-P-A-N-S ne feront pas de bien. Fillostannissent l'adoleur et prolongent la vie. Une seule soulage. Remarquez le mot R-I-P-A-N-S sur le paquet et n'acceptez aucun équivalent. R-I-P-A-N-S, 10 pour 5 cents sont obtenus dans toutes les pharmacies. Dix échantillons et mille certificats seront envoyés à toute adresse moyennant 5 cents envoyés à la Ripans Chemical Co., No 10, rue Spruce, New-York.

GRATIS

Nous avons récemment introduit de jolis cadres à photographies, tableaux artistiques, Splendide ment décorés de marguerites et fleurs diverses, en selze couleurs. Ils sont simplement ravissants. Ils valent au bas prix 25c., mais comme nous en avons 1000 à écarter nous les vendons à 10c. chacun. Pour les faire connaître partout, nous donnerons une prime d'une valeur exceptionnelle, à tous ceux qui en vendront six ou plus à la fois. Envoyez votre nom et votre adresse et nous vous expédierons un petit lot ainsi que notre liste des 35 primes de valeur. Venez les cadres, rendez nous l'argent et la prime que vous aurez gagnée, vous serez satisfaits et francs.

Colonial Art Co., 3 Confederation Bldg., Toronto.

LIBRAIRIE FAUCHILLE

1712 rue Sainte-Catherine

MAISON FONDÉE DEPUIS 25 ANS

Viennent de paraître : Le Fantôme, par P. Bourget, 90c. ; L'Honneur d'une femme, par Daniel Lesueur, 90c. ; M. Bergeret à Paris, par A. France, 90c. ; Au coin d'une dot, par L. de Tinsau, 90c. ; La faute d'autrui, par H. Ardel, 90c. ; Amie de cœur, par R. Maizeroy, 90c. ; Quarante ans de Théâtre, (4me vol.) par Francisque Sarcey, 90c. ; Lettres à la fiancée, par V. Hugo, 90c. ; Le Roi du K ondyke, par A. Turanne, 90c. ; Ce que chante l'amour, par P. Maël, 90c.

Un grand choix de modes françaises avec patron grandeur naturelle, 5 cts chacun.

Parmi les journaux littéraires on y trouve : Les Annales politiques et littéraires, 5c. Le Soleil du Dimanche, 6c. Le Supplément du Petit Journal et du Petit Parisien, 3c. La Lecture pour Tous, 15 cts.

Les commandes sont remplies par retour du courrier

Heures de bureau h. a. m. à 6 h. : p. m. Tel. Bell Main 3391

VICTOR ROY

ARCHITECTE & EVALUATEUR

Membre A. A. P. Q.

No. 146 Rue Saint-Jacques

MONTREAL.

Ceux qui ne liront pas ceci le regretteront un jour

Y a-t-il un enfant malade dans votre famille ou chez votre voisin. Ecoutez bien ceci. La dentition est douloureuse pour l'enfant. Il n'a plus le goût de boire ou de manger, d'où les désordres de l'estomac, dérangement et inflammation des intestins, les convulsions et malheureusement trop souvent LA MORT. Le Petit Collier Electrique du Dr Pouget est le grand préservateur de toutes ces maladies. Son électricité agit sur les nerfs, les active et à eu même temps un effet analgésique. C'est le sauveur des enfants. Si votre pharmacien ne l'a pas, écrivez-nous c'est mieux. Envoyez franco par la malle sur réception du prix minime de 50 cents.

INSTITUT DENTAIRE FRANCO-AMERICAIN

162, RUE ST-DENIS

MONTREAL

JOURNAL DE LA JEUNESSE, Recueil hebdomadaire illustré pour les enfants de 10 à 15 ans. Le numéro : quarante centimes. Abonnements : Union postale un an 22 fr., six mois 11 fr. Un numéro spécimen sera envoyé à toute personne qui le demandera par lettre affranchie. Les abonnements partent du 1er décembre et du 1er juin. Librairie Hachette et Cie, 79 boulevard Saint-Germain, Paris.



APRÈS L'EMANCIPATION

La tailleuse.—Vous ne voulez pas entrer essayer votre pantalon nouveau.

La cliente.—Oh ! non, pas en ce moment, je suis trop pressée, j'ai promis à mon mari de lui rapporter de la laine et des aiguilles à tricoter.

VOYAGES RIVET

L'Angleterre La France La Suisse L'Italie

... DEPART LE 28 JUN 1901 ...

ITINERAIRE.

Montréal,	Paris,	Venise,	Marseilles,
Liverpool,	Lucerne,	Florence,	Lourdes,
Londres,	Milan,	Rome,	Bordeaux,
Rouen,	Lugano,	Gênes,	Paris,

\$190.00 \$325.00 \$450.00

Programme envoyé sur demande, 97 rue St-Jacques. Bureau No 9

MONTRE EN OR GRATIS

Et un Magnifique Prix donné pour chaque solution. Ceci est une Devinette dans laquelle est caché un petit garçon. Si vous avez les yeux grands ouverts et examinez la gravure de près vous le trouverez peut-être. Quand ceci sera fait, prenez un crayon et tracez les lignes de la figure et du corps, ensuite découpez la gravure et envoyez-nous-la avec votre nom et votre adresse. Veuillez inclure, six timbres d'un centin pour couvrir les frais d'envoi. La première personne qui nous enverra la solution recevra une Magnifique Montre, avec boîtier de chasse plaqué en Or, bien gravé, et les autres recevront le Beau Prix. LA CIE. ART SUPPLY, Boite 112 Toronto.



PURETÉ DU TEINT

Étendu d'eau le

LAIT ANTÉPHELIQUE

ou Lait Candès

Dépuratif, Tonique, Désinfectant, dissipe Eruptions, Rougeurs, Rides précoces, Rugosités, Boutons, Efflorescences, etc., conserve la peau du visage claire et unie. — A l'état pur, il nettoie, on le sait, Masques et Taches de rousseur.

Il date de 1849

Flacon : 5 fr. franco 5 fr.

CANDES, Paris

GEN DREAU

DENTISTE

No 22, rue St-Laurent

MONTREAL

Tel. Bell, Main 2818

MEDAILLE D'OR EXPOSITION DE PARIS 1900

LAPRÈS & LAVERGNE

PHOTOGRAPHES

360 RUE ST DENIS

MONTREAL P.Q.

TELÉPHONE BELL E. 1283

TEL. DES MARCHANDS 643

LA FEMME DETECTIVE

Grand Roman Dramatique

PREMIERE PARTIE

LA NUIT SANGLANTE

— Pourquoi refuserait-elle d'accueillir un bonheur inespéré ?

— Nous n'en savons rien... Je crois comme toi que c'est peu probable, mais enfin c'est possible, et je maintiens qu'il est indispensable, avant de faire une démarche, d'avoir l'approbation de la personne en vue de qui l'on agit.

— Cette approbation est certaine...

— J'en suis persuadé, mademoiselle, dit Gabriel, et cependant monsieur votre père a raison...

En ce moment retentit la sonnette de la porte d'entrée.

— Un visiteur... dit le peintre en prêtant l'oreille.

Presque aussitôt il ajouta :

— C'est un familier de la maison, car j'entends des pas dans l'escalier...

La porte de l'atelier s'ouvrit au moment où Gabriel prononçait ces mots, et une jeune fille franchit le seuil.

Cette jeune fille était de la plus touchante beauté, malgré la pâleur de son visage.

Une capeline de laine noire couvrait sa tête mignonne. Un long châle tartan enveloppait son corps amaigri mais toujours gracieux.

Elle tenait à la main un petit paquet.

Marie Bressolles jeta rapidement les yeux sur l'arrivant, puis sur le tableau, reconnut les traits doux et charmants de la jeune malade et s'écria :

— Mais c'est votre protégée, M. Servet !...

— Oui, mademoiselle... répondit le peintre en souriant. Le hasard nous l'envoie bien à propos...

En voyant des étrangers dans l'atelier, la nouvelle venue s'était arrêtée comme indécise. Une fugitive rougeur colora ses joues.

— Entrez, entrez, Simone... lui dit Gabriel.

Simone, puisqu'ainsi se nommait l'ouvrière, entra timidement et salua en baissant les yeux. Le peintre reprit.

— Je devrais vous gronder, mon enfant, savez-vous ! Comment êtes-vous sortie, faible comme vous l'êtes, et par un froid pareil ! ! N'était-il pas convenu que, si j'avais besoin de deux ou trois séances supplémentaires, je vous avertirais ?...

— C'est vrai, monsieur Gabriel, répondit Simone avec une petite toux sèche qui fit monter de nouveau le sang à ses joues, mais je suis si bien enveloppée dans ma capeline et dans mon châle que je ne sens pas le froid... Et puis M. Albert m'a donné à ourler une douzaine de mouchoirs. Ils sont finis depuis ce matin et je tenais à les lui rapporter... les voici...

— Asseyez-vous mon enfant... là... près du poêle... dit le peintre en désignant un siège. Je regrette de vous voir compromettre par des imprudences votre santé qui réclame encore de sérieux ménagements, et cependant je suis heureux que vous soyez venue aujourd'hui... On s'occupait de vous ici... On avait besoin de vous consulter...

— On s'occupait de moi ? on avait besoin de me consulter ? répéta Simone avec un étonnement manifeste en levant sur Gabriel ses grands yeux.

Ce fut Marie qui répondit à cette interrogation muette.

— Oui, mademoiselle, fit-elle vivement en s'approchant de la jeune fille et en lui souriant. Tandis que nous admirions le tableau pour lequel vous avez posé,

M. Servet nous parlait de vous, de la maladie qui vient de vous éprouver si cruellement, de votre isolement dans la vie, de votre courage à subir les privations de chaque jour... Ces paroles nous remplissaient de sympathie pour vous, d'admiration pour votre caractère, et nous cherchions, mon père et moi, le moyen de vous préserver, dès à présent et dans l'avenir, de cet isolement et de ces privations...

La voix de Marie Bressolles, en disant ce qui précède avait des notes si douces, si attendries, qu'elles allaient droit au cœur comme la musique la plus harmonieuse.

— Je vous remercie du fond de l'âme, mademoiselle, d'avoir bien voulu penser à moi, répliqua Simone, et suis profondément reconnaissante à M. Servet de l'intérêt qu'il me témoigne et dont il m'a donné déjà tant de preuves...

Simone s'interrompit ; elle baissa la tête ; deux grosses larmes s'échappèrent de ses paupières et roulerent sur ses joues, puis elle reprit :

— C'est vrai, j'ai beaucoup souffert, et j'ai cru par moments que la force de vivre allait me manquer... Mais, c'est fini... la santé me revient... je puis travailler... Je n'ai plus le droit de me plaindre...

— N'accepteriez-vous point une place honorable dans une bonne maison, ma chère enfant ? demanda Gabriel.

— Oh ! si, monsieur... mais je suis encore trop faible pour pouvoir m'acquitter d'un service régulier...

— Il ne s'agit pas d'un service tel que celui auquel vous semblez penser... Vous ne seriez point femme de chambre... Mademoiselle songeait à demander pour vous les fonctions de lingère dans un grand pensionnat...

Le visage de Simone s'empourpra.

Ses yeux, un instant avant remplis de larmes, étincelèrent

— Ah ! s'écria-t-elle, ce serait trop beau, mais c'est impossible... Jamais je n'oserais espérer une situation semblable... c'est un rêve...

— Un rêve qui pourra se réaliser, dit Marie, si vous vous sentiez les aptitudes nécessaires pour occuper la place en question... Mon père et moi, dès aujourd'hui, nous verrons Mme Dubief, mon ancienne maîtresse de pension, qui est notre amie, et nous lui parlerons pour vous en termes si pressants qu'elle ne refusera point d'accueillir notre requête... La place est vacante, mais d'un moment à l'autre elle pourrait ne plus l'être... Donc il faut se hâter...

Simone prit une des mains de Marie Bressolles et l'appuya contre ses lèvres.

— Ah ! mademoiselle, vous êtes bonne autant que Dieu lui-même... balbutia-t-elle ensuite. Comment vous remercier ? Comment témoigner ma gratitude à monsieur votre père qui veut bien s'intéresser à moi ?...

Oui, je me sens capable de remplir l'emploi de lingère dans un pensionnat, si je suis assez heureuse pour l'obtenir grâce à vous, et je me crois dès à présent la force suffisante car, ainsi que vous le disiez tout à l'heure, la fatigue n'est pas grande, et d'ailleurs le contentement, la tranquillité d'esprit, me rétabliront vite.

— Eh bien ! c'est une affaire entendue, et je crois pouvoir vous donner beaucoup d'espérances... dit Marie. En sortant d'ici, nous irons rue de la Ville-

l'Évêque, parler de vous à Mme Dubief qui sera très contente de nous être agréable en vous agréant, et qui réglera elle-même avec vous la question des honoraires... La position est excellente, et vos rapports seront très agréables avec Mme Dubief qui est une très bonne personne...

— Puissiez-vous réussir, monsieur !... s'écria Simone en s'adressant à Ludovic Bressolles. Je ne suis point une ingrate, et toute ma vie, oh ! oui, toute ma vie, je serai reconnaissante de ce que vous aurez fait ou tenté de faire pour moi !...

XXXVI

— Ne parlons pas de reconnaissance, je vous en prie, mademoiselle... dit vivement Ludovic Bressolles. Ma fille se trouvera si heureuse de vous être utile que c'est nous qui serons vos obligés... Maintenant donnez-moi votre adresse, afin que, si Mme Dubief agré notre demande, vous puissiez en être avertie sans retard.

— Je demeure rue Git-le-Cœur, monsieur, répondit la jeune fille.

— Quel numéro ?

— Numéro 7.

— Votre nom ?

— Simone...

— Pas de nom de famille ? demanda l'ex-architecte avec hésitation

— Non, monsieur, pas de nom de famille... murmura Simone d'une voix émue.

Elle baissa la tête et de nouvelles larmes coulèrent sur ses joues.

Marie Bressolles lui prit les deux mains et lui dit avec une intonation d'une douceur pénétrante :

— Je vous en supplie, mademoiselle, ne pleurez plus... Voici le bonheur qui vous arrive, souriez au bonheur...

Simone ne résista point à cette touchante prière et sourit à travers ses larmes.

M. Bressolles avait écrit l'adresse de la protégée de Gabriel.

Il fit signe à Marie.

— Ayez bon espoir... poursuivit cette dernière en s'adressant à l'enfant abandonnée. Nous vous reverrons avant peu.

— Et comptez absolument sur nous... ajouta l'ex-architecte. En admettant que Mme Dubief ait déjà remplacé sa lingère, nous vous trouverions autre chose...

— Merci, monsieur... fit Simone attendrie. Merci de tout mon cœur... de toute mon âme...

M. Bressolles se tourna vers Gabriel :

— A bientôt, cher et grand artiste... lui dit-il. Nous attendons un mot de vous ; ne nous le faites pas trop longtemps attendre.

— Je vais sortir pour m'occuper de ma toile... répliqua le peintre. Dès qu'elle sera dans mon atelier, j'aurai l'honneur de vous prévenir que je suis à vos ordres pour la première séance...

— Pensez-vous que ce puisse être après demain ?

— Je le crois et surtout je le désire...

Le père et la fille quittèrent l'atelier, reconduits

jusqu'au seuil par Gabriel Servet et par Albert de Gibray.

Ce dernier et Mlle Bressolles échangèrent, en se séparant un long regard d'une muette éloquence.

—Voilà une charmante enfant ! dit l'artiste après avoir refermé la porte. Un cœur d'or !

—Et jolie ! appuya vivement Albert sans cacher son enthousiasme. Adorablement jolie ! La beauté de son visage égale celle de son âme !

—Oh ! oh ! s'écria Gabriel en regardant le jeune homme. Quel feu, mon cher élève ! Mlle Bressolles me paraît avoir produit sur toi une bien profonde impression !

—Très profonde, j'en conviens... Et pourquoi le cacherais-je !... C'est une créature absolument exquise...

—Je vais sans doute lui devoir mon bonheur... balbutia Simone, à elle et à vous, monsieur Servet, car sans vous cette angélique jeune fille n'aurait pas eu l'idée de s'intéresser à moi, ne me sachant point digne d'intérêt... Je vais vous devoir une telle somme de reconnaissance, que je ne pourrai jamais m'acquitter.

—Chut ! plus un mot de cela et, puisque vous êtes ici, je vais en profiter pour faire quelques retouches à mon tableau...

—Dois-je reprendre la pose !

—Tout à l'heure... Occupez-vous d'abord de ce que vous apportez à Albert.

—Ce ne sera pas long... dit Simone en souriant. Une douzaine de mouchoirs à ourler et à marquer... les voici...

Elle tira du petit paquet qu'elle tenait à la main des mouchoirs de fine toile, bien pliés et attachés avec un ruban bleu.

—Combien vous dois-je, Simone ? demanda le jeune homme.

—Trois francs, monsieur Albert.

—Trois francs !... Mais ce n'est pas assez...

—C'est le prix, monsieur Albert... cinq sous par mouchoir à cause de la marque... on ne paye jamais plus...

—Eh bien ! je trouve, moi, que c'est trop peu, et je ne veux pas que vous fassiez du travail à ce prix-là... D'autant plus que ces marques sont remarquables !... une œuvre d'art exécutée par des doigts de fée !... Prenez donc ces dix francs, et ce n'est pas assez payé.

—Mais, monsieur... commença Simone.

—Il n'y a pas de mais... interrompit Albert. L'insuffisance du prix de la main-d'œuvre pour les femmes me semble une plaie de notre époque... Le pinceau nourrit l'artiste... l'aiguille doit nourrir l'ouvrière... Acceptez donc... Vous me désobligeriez sérieusement en refusant... et telle n'est pas votre intention, je suppose ?

—Oh ! non, monsieur Albert !...

—Donc, vous acceptez ?

—Il le faut bien...

—A la bonne heure !...

Simone prit la pièce de dix francs, en jetant à M. de Gibray un regard où se lisait le plus vive gratitude.

—Cher maître, dit Albert à Gabriel, le futur artiste a fait sa tâche... l'École de droit réclame le futur avocat...

—Tu pars ?

—Il est l'heure du cours.

—Va cher enfant... Mes amitiés à ton père, et à demain...

Albert serra la main de Gabriel, puis celle de la jeune fille, ôta son veston de velours, endossa son vêtement de ville et partit.

—Maintenant, ma chère Simone, dit le peintre à l'ouvrière, reprenez la pose... Nous en aurons pour une demi-heure, tout au plus...

XXXVII

Maurice Vasseur, que nous avons vu rentrer dans son logis de la rue de Navarin après avoir soupé chez Brébant en nombreuse compagnie, s'était mis au lit et endormi sur-le-champ.

Il avait dormi trois heures, et son sommeil aurait sans le moindre doute duré plus longtemps, s'il n'eût été interrompu par un formidable coup de sonnette retentissant à la porte de l'appartement.

Pour qui n'a point la conscience tranquille, tout est sujet d'inquiétude.

Maurice sauta à bas de son lit, passa rapidement un pantalon, chaussa des pantoufles et se dirigea vers l'antichambre.

La porte donnant sur le carré était fermée à double tour.

Le jeune homme agissait toujours en prévision d'un danger, sinon probable, du moins possible.

En admettant que la police vint à découvrir en lui l'auteur du double crime du Père-Lachaise et de la rue Ernestine, il avait résolu de ne point se laisser prendre vivant.

Pour cela, il s'agissait d'éviter toute surprise.

Avant d'ouvrir, il demanda :

—Qui est là ?

—Moi, monsieur... répondit une voix féminine sur le palier.

—Qui, vous ?

—Votre concierge...

—Qu'est-ce que vous me voulez ?

—C'est une lettre que le facteur...

Le reste de la phrase se perdit dans le bruit que Maurice, suffisamment édifié sur le motif de cette visite matinale, faisait en ouvrant la porte.

La concierge répéta :

—Donc, c'est une lettre, monsieur, apportée par le facteur... et comme il y a dessus : TRÈS PRESSÉ, ce qui prouve qu'il s'agit d'une chose d'importance, je me suis permis de venir vous réveiller... C'était à bonne intention, M. Maurice.

—Vous avez bien fait, Mme Benoit, et je vous remercie... fit le jeune homme en prenant la lettre.

Mme Benoit battit en retraite et Maurice, après avoir refermé la porte à double tour, décacheta vivement la missive.

Elle ne contenait que ces mots, tracés d'une grosse écriture évidemment contrefaite :

*Aujourd'hui, à midi, rue de Suresnes, No***. — Demandez le capitaine Van Broeck. — Brûlez ce billet.*

Au lieu de signature, on voyait un CINQ, suivi de trois***.

—Cela vient de Jules Thermin métamorphosé à cette heure en capitaine Van Broeck, se dit Maurice. Allons, ces gens-là ont cent tours dans leur sac et leurs ressources me paraissent inépuisables... Je reconnais qu'ils sont mes maîtres...

Après ce court monologue le jeune homme relut une seconde fois, puis une troisième fois, les deux lignes.

Il grava dans sa mémoire le nouveau nom de l'homme, celui de la rue et le numéro, puis, obéissant à l'ordre donné par son mystérieux correspondant, il alluma une bougie et réduisit le papier en cendres.

Ceci fait, il fit sa toilette, s'habilla rapidement et chaudement, sortit de chez lui, gagna les boulevard, et se dirigea du côté de la Madeleine.

L'heure du rendez-vous était encore éloignée, mais Maurice avait l'intention d'entrer dans un café avant de se rendre rue Suresnes, d'y prendre une tasse de chocolat et d'y parcourir les feuilles du matin, ce qu'il fit en attendant qu'on lui servit son chocolat.

Tous les journaux reproduisaient *in extenso* l'article d'un journal de la veille au soir.

Quelques-uns ajoutaient de leur cru ceci, ou du moins l'équivalent de ceci :

« La double enquête, commencée par monsieur le juge d'instruction Paul de Gibray, suit son cours et a déjà amené des résultats d'une sérieuse importance. — Et notre qualité de feuille bien informée nous connaissons de nombreux détails du plus grand intérêt. — Nous pourrions les publier avant tous nos confrères, mais nous n'en ferons rien, afin de ne point entraver l'action de la justice. »

Maurice sourit.

—Les badauds se laisseront prendre à ces vieux clichés ! murmura-t-il. Mais sapristi, bons jobards, quand les journaux prétendent qu'ils ne disent pas ce

qu'ils savent, soyez donc convaincus qu'ils ne savent rien ! S'ils savaient quelque chose, ils le diraient !...

XXXVIII

Le garçon de café servit le chocolat, accompagné d'une corbeille pleine de croissants et de brioches.

Maurice déjeuna rapidement, alluma un cigare et se rendit à la rue de Suresnes.

Ce fut Dominique, le muet envoyé par le faux abbé Méryss à Jules Thermin, qui vint lui ouvrir la porte du petit hôtel.

—Le capitaine Van Broeck ? demanda Maurice.

Le muet s'effaça pour laisser passer le visiteur, puis, le devançant, l'introduisit au rez-de-chaussée, où il traversa le vestibule et une première pièce.

Dans la seconde il se trouva en face de Lartigues, dont nous connaissons la transformation.

Cette transformation était si complète que le visiteur fit un mouvement de recul, croyant qu'il y avait erreur.

—Entrez, mon cher Maurice, et asseyez-vous... dit Lartigues en saluant le nouveau venu et en lui indiquant un siège.

—Quoi ! s'écria Maurice stupéfait, c'est vous ! !

—C'est parfaitement moi !... Il paraît que vous ne m'auriez pas reconnu...

—Non certes ! Vous êtes méconnaissable ! Sans votre voix je refuserais d'ajouter foi à votre identité !... Une telle métamorphose tient du prodige !

—Votre admiration me flatte, car évidemment elle est sincère, mais il en faut rabattre beaucoup... Il n'y a pas là le plus petit prodige... il n'y a que de l'adresse... J'ai cru devoir changer de peau (passez-moi l'expression), après la grosse affaire que vous nous avez mise sur les bras... Savez-vous que nous passons bel et bien pour vos complices si vous étiez pris !

—Vivez en paix et dormez sur vos deux oreilles, répliqua Maurice en s'asseyant, on ne me prendra pas...

—Il faut tout prévoir...

—Sans doute, en vertu du vieil adage : *La prudence est la mère de la sûreté*... mais il y a des choses impossibles, et trouver ma piste est du nombre...

Un coup de sonnette retentit à la porte de la cour.

—Vous savez qui sonne ?... demanda Maurice.

—Ce ne peut être que l'abbé Méryss.

En effet, au bout de quelques secondes Verdier, toujours revêtu de son costume d'ecclésiastique, fut introduit dans le salon.

Lartigues et Maurice lui serrèrent la main.

—Le choix de ce petit hôtel est heureux, dit Verdier, tu es bien ici...

—Oui et l'isolement de la maison rend tout espionnage impossible de la part des voisins...

—C'est ce qu'il fallait, et je te félicite...

Lartigues reprit :

—As-tu réfléchi ?...

—A quoi ?

—A ce que nous avons à faire ?

—Nous resterons dans le provisoire jusqu'à nouvel ordre, car j'ai écrit à Londres et nous devons attendre la réponse... Cependant il me paraît utile de prendre certaines mesures, mais avant de m'expliquer à ce sujet, je dois tancer d'importance notre nouvel auxiliaire...

—Moi ! s'écria Maurice stupéfait.

—Vous-même.

—Qu'ai-je donc fait de répréhensible ?...

—Vous ne vous en doutez pas un peu ?

—Ma foi, non... j'ai beau chercher, je ne trouve rien...

—Eh ? n'est-ce pas de la folie pure de mener une vie de polichinelle comme vous l'avez fait la nuit dernière, après le double drame de la nuit précédente ?...

—Comment, murmura le jeune homme avec embarras, vous savez...

—Je sais que vous avez soupé avec des gommeux, que vous avez joué, que vous avez gagné, et que vous n'êtes rentré chez vous qu'à six heures du matin... Tout cela est-il exact ?

—Tout
appris ?
—Par
—Vou
—Oui,
de la Pr
ganisés s
velle cor
et la pro
vous sur
vous pré
vos paro
conseille
rendre s
autreme
ils ne vo
Ceci éta
écoutez-
Mauri
—Ces
feraient
Et, se
regretta
crets qu
Verdi
—Ecc
rôle que
siez pou
vaiseau
la navig
pour fai
tère de
qui vou
que vou
sard vo
apte à
vous off
lucrative
ment ri
" Ce
ne song
" D'
nuellen
tions...
" El
plus ec
feuille
" Er
aurons
vant d'
renseig
C'est b
—Pa
jouter
—J'
—Q
—Tu
daise
d'être
de la
Mérys
—C'
—C'
ordre
la trac
questi
son co
ront c
préoc
nissan
inapori
Ce ser
se trou
l'assas
soit a
Vic au
peut s
—J
—A
—Q
—C

—Tout cela est exact... Mais comment l'avez-vous appris ?

—Par ma police...

—Vous aviez une police ?

—Oui, et qui rendrait pas mal de points à celle de la Préfecture... Vous voyez que nous sommes organisés solidement... Vous êtes pour nous une nouvelle connaissance, mon jeune ami... Notre intérêt et la prudence la plus élémentaire nous ordonnent de vous surveiller, et nous n'y manquerons pas... Je vous préviens qu'aucune de vos démarches, aucune de vos paroles, ne resteront ignorées de nous... Je vous conseille donc de marcher droit et de ne point vous rendre suspect, car, je vous le répète, nos agents sont autrement malins que leurs confrères de la sûreté, et ils ne vous perdront de vue ni le jour ni la nuit... Ceci étant bien dit et bien posé pour votre gouverne, écoutez-moi...

Maurice pensait :

—Ces gens-là sont d'une force effrayante ! ils ne feraient de moi qu'une bouchée !...

Et, sentant naître en lui une vague inquiétude, il regrettait presque d'être possesseur des dangereux secrets qu'il avait surpris.

Verdier répéta :

—Écoutez-moi, et pénétrez-vous de l'importance du rôle que vous allez jouer... Il importe que vous passiez pour le secrétaire intime de l'ex-capitaine de vaisseau Van Broeck, préparant un grand ouvrage sur la navigation à toutes les époques, et venu à Paris pour faire des recherches dans les archives du ministère de la marine... Si par hasard on vous demandait qui vous a procuré cette position, vous répondriez que vous aviez connu autrefois le capitaine, que le hasard vous a remis en présence et que, vous sachant apte à vous servir d'une plume, il s'était empressé de vous offrir auprès de lui une position convenable et lucrative, car le capitaine Van Broeck est puissamment riche...

« Cette fable si simple, si naturelle, que personne ne songera même à discuter, aura un triple but... »

« D'abord elle vous permettra de venir ici continuellement, puisque vous y serez appelé par vos fonctions... »

« Elle fera de vous un homme sérieux, infiniment plus considéré que ne saurait l'être le reporter d'une feuille de chantage de dixième ordre. »

« Enfin elle expliquera vos absences quand nous aurons besoin de vous faire voyager, le capitaine pouvant d'une minute à l'autre, vous envoyer chercher un renseignement en Angleterre ou partout ailleurs... C'est bien compris, n'est-ce pas ? »

—Parfaitement compris, répondit Maurice, et j'ajoutai que l'invention me paraît très ingénieuse.

—J'ai parfois de bonnes idées... fit Verdier.

—Que dois-je faire, moi ? demanda Lartigues.

—Tu vas aller immédiatement à la légation hollandaise où tu feras viser ton passeport... Il importe d'être bien en règle... Tu transmettras au secrétaire de la légation les compliments empressés de l'abbé Méryss, son ami...

—C'est tout ?

—C'est tout, quant à présent... Passons à un autre ordre d'idées... Maurice va dès aujourd'hui chercher la trace de la famille Bressolles... Le Bressolles en question était architecte... Si le Bottin est muet sur son compte, il faut questionner ses confrères, qui auront certainement entendu parler de lui... Il faut se préoccuper aussi des bureaux de placement qui, fournissant des servantes, peuvent connaître ce nom... Il importe de faire lever l'acte de naissance de Simone... Ce sera facile mais nous attendrons, pour chercher où se trouve la jeune fille, que le bruit fait au sujet de l'assassinat de Jenny Stall et de Jonatham Wild se soit apaisé... Plus tard nous enverrons Maurice à Vic-sur-Braisnes... En ce moment notre mot d'ordre peut se formuler ainsi : Prudence !

—J'en aurai, répondit le jeune homme.

—Avez-vous lu les journaux de ce matin ?

—Oui.

—Que disent-ils ?

—Ce que disaient hier les journaux du soir... Ils

se bornent à reproduire la note officielle envoyée par le parquet, sans ajouter de leur cru quelque chose d'intéressant et d'inédit... J'ai conclu de cette lecture que l'instruction n'avait pas fait un pas, ce qui d'ailleurs était facile à prévoir...

—Étes-vous allé à la Morgue ?

—Non, mais je compte m'y rendre tout à l'heure...

—A merveille... dit le faux abbé. Maintenant visitons l'hôtel... Il est indispensable d'en bien connaître toutes les dispositions.

Ils trois hommes parcoururent les différentes pièces du rez-de-chaussée et du premier étage, puis ils passèrent au jardin, où Verdier s'arrêta comme Lartigues l'avait fait la veille devant l'issue condamnée.

—Qu'est-ce que cela ? demanda-t-il.

—Tu le vois bien, répondit le capitaine Van Broeck, c'est une porte... une porte fermée par une forte serrure et de gros verrous.

—Où conduisait-elle ?

—Dans le jardin de la maison adossée à celle-ci et donnant sur la rue de la Ville-l'Évêque...

—Qu'est-ce que cette maison ?

—Un ancien et vaste hôtel devenu pensionnat de jeunes filles sous la direction d'une dame Dubief.

—Pourquoi cette communication existait-elle ?

—Parce que les deux immeubles appartenaient et même, je crois, appartiennent encore au même propriétaire...

—Très bien... Je visiterai le pensionnat... Je verrai ce que l'on peut tirer de ce voisinage, qui sera peut-être bon à utiliser. Rien dans la vie n'est inutile, pour qui sait profiter des moindres choses... Nous avons vu tout ?...

—Tout absolument.

—Alors, il ne nous reste qu'à nous séparer...

—Ne déjeunerez-vous pas avec moi, pour prendre la crémaillère ? demanda Lartigues.

—J'ai pris du chocolat ce matin... dit Maurice.

—A votre âge le chocolat n'est qu'un apéritif... Votre estomac réclame un plus solide menu... Je comptais sur vous deux et j'ai fait préparer trois couverts.

Le faux abbé regarda sa montre.

—Déjeunons donc, reprit-il ensuite, mais déjeunons vite, car je suis pressé... Je ne puis t'accorder plus d'une heure...

—Ce sera suffisant.

Les trois convives passèrent dans la salle à manger, où un repas de viandes froides les attendait.

Ils se mirent à table, servis par Dominique, mangèrent de bon appétit et burent sec à la réussite de la grande entreprise qui devait leur donner des millions.

XXXIX

Les courtes notes publiées par les journaux au sujet du double assassinat commis dans la même nuit et, semblait-il, par le même scélérat, avaient causé une impression profonde.

Les Parisiens étaient avides d'apprendre des détails et de rendre visite aux endroits théâtres des deux crimes, ou du moins de la découverte des cadavres.

On se souvient qu'en 1869 la même curiosité malsaine poussait les badauds de Paris à courir en masse à la plaine d'Aubervilliers, au champ Langlois, où l'exécrable Troppmann avait enfoui ses victimes.

Le cimetière du Père-Lachaise devint immédiatement le rendez-vous des gens avides d'émotion.

Certain d'avance qu'il en serait ainsi, le chef de la sûreté avait donné des ordres.

Un cordon de gardiens de la paix entourait le monument funéraire de la famille Kourawieff, et repoussait avec une inébranlable fermeté le flot envahisseur des curieux.

Rue Ernestine l'affluence était moins grande.

Deux agents, placés devant la grande porte du loueur, suffisaient pour maintenir à distance les badauds du quartier de la chapelle.

Selon le projet arrêté dans son esprit, le soir du souper chez Brébant, en écoutant les *racontars* du petit baron Pascal de Landilly, le comte Yvan Smoï-

loff, préoccupé de ce qu'il entendait dire du tombeau appartenant à une famille russe, avait résolu de ne rendre compte par lui-même de ce qui s'était passé.

Il tenait à savoir sans retard quelle était cette famille dont les journaux taisaient le nom.

Après avoir déjeuné sommairement au *Grand-Hôtel*, où nous nous souvenons qu'il avait une installation provisoire, il demanda si la voiture louée au mois par lui, en attendant qu'il eût monté sa maison, était dans la cour. Il reçut une réponse négative, donna l'ordre d'aller lui chercher un fiacre, revêtit une pelisse de drap brun, intérieurement fourrée, monta dans le coupé de louage et dit au cocher de le mener au Père-Lachaise.

La voiture s'arrêta près de la grande porte.

Il mit pied à terre, franchit le seuil du champ des morts et s'engagea dans l'avenue pleine de monde conduisant à la division où se trouvait le tombeau de la famille Kourawieff.

Le chemin de ce tombeau devait lui être familier car, arrivé à l'endroit où une allée latérale y conduisant se greffait sur l'avenue, il n'hésita point et prit cette allée.

A mesure qu'il approchait au but de sa course, la foule devenait plus compacte et se mouvait plus lentement.

Il écarta les groupes faisant obstacle à sa marche et, arrivé aux premiers lignes des curieux, il voulut les traverser.

Un gardien de paix l'arrêta net par ces paroles :

—On ne passe pas, monsieur.

—Pourquoi ?

—C'est la consigne.

Le jeune homme avait fait halte.

—Mais monsieur, reprit-il après un instant de réflexion, je ne suis point ici par hasard et sans but... J'aurais besoin de passer pour visiter une tombe qui se trouve un peu plus loin... Cela ne me sera-t-il pas permis ?

—Pour aujourd'hui, non, monsieur.

—Cependant, par exception...

—L'ordre de la Préfecture est de ne faire aucune exception.

Le comte Yvan comprit qu'en face d'une consigne aussi formelle toutes ses tentatives resteraient sans résultat.

Il se contenta donc d'interroger le gardien de la paix, qui pourrait peut-être lui apprendre ce qu'il désirait savoir.

—Mais enfin, monsieur, lui dit-il, quel est le motif de cette mesure rigoureuse ?

Le gardien de la paix était complaisant.

A la grande satisfaction des curieux qui se rapprochaient pour écouter il raconta la lugubre histoire que nous connaissons infiniment mieux que lui.

Lorsqu'il eut achevé, Yvan demanda :

—Quel est le tombeau où s'est commis le crime ?

—Celui d'une grande famille russe.

—Savez-vous comment s'appelle cette famille ?

—Parfaitement.

—Pouvez-vous me l'apprendre ?

—Très bien... C'est la famille Kourawieff.

En entendant prononcer ce nom, le jeune Russe devint pâle comme un mort.

—Vous êtes certain de ne pas vous tromper, monsieur ?... murmura-t-il d'une voix agitée.

—J'en suis certain, oui, monsieur... C'est d'un gardien du cimetière que je tiens le renseignement.

Le comte Yvan baissa la tête comme un homme accablé, et pendant quelques secondes resta silencieux et rêveur, puis il reprit possession de lui-même, remercia le gardien de la paix, tourna sur ses talons et se perdit au milieu de la foule qui devenait de plus en plus compacte.

Son visage exprimait une préoccupation très vive.

—Quelle est donc cette énigme ? se demandait-il.

Rien au monde se peut-il imaginer de plus étrange, de plus inexplicable ? Il faudra cependant que la lumière se fasse !... Il faudra bien que je sache...

Il pressa le pas, atteignit la grande avenue, moins encombrée de monde que l'allée latérale, sortit du cimetière et chercha la voiture qui l'avait amené.

Elle stationnait de l'autre côté de la chaussée qu'il traversa rapidement pour aller la rejoindre.

Le domestique était sur son siège, enveloppé dans un vieux carrick ayant appartenu jadis à un domestique de bonne maison, mais dont les intempéries d'un grand nombre d'hivers avaient effiloché le drap et mangé la couleur.

Au moment où le comte Yvan allait mettre la main sur la poignée de la portière, un homme qui passait à côté de lui, portant une croix de bois noir, tressaillit, poussa une exclamation de surprise, s'arrêta et dit :

—Pardon, monsieur... un mot s'il vous plaît...

Le Russe se retourna très surpris, regarda curieusement son interlocuteur et répliqua, avec l'accent étranger que nous avons signalé déjà :

—Que désirez-vous, monsieur ?

L'accent du comte fit tressaillir de nouveau l'homme à la croix de bois noir.

Il répondit :

—Un simple renseignement... C'est bien vous, monsieur qui êtes venu avant-hier à mon magasin, rue de la Roquette, m'acheter une couronne d'immortelles ?

—Il est possible que ce soit moi, monsieur, car avant-hier, en effet, j'ai acheté une couronne... mais j'ignore si c'était dans votre magasin...

—C'était bien chez moi... reprit le marchand en jetant un coup d'œil autour de lui, et vous alliez porter cette couronne au tombeau de la famille Kouravieff.

—Peut-être bien... dit sèchement le comte... Mais pourquoi ces questions ?

—Parce qu'après votre départ je me suis aperçu que vous m'aviez payé avec une pièce anglaise de vingt-cinq francs, croyant ne me donner qu'un simple napoléon, sur lequel je vous ai rendu... C'est donc cinq francs que je vous dois, et comme je suis un honnête homme je tiens à vous les rendre.

—C'est inutile... je vous en fais cadeau, en admettant, ce dont je doute beaucoup, que je vous aie payé avec une pièce anglaise.

—Mais, monsieur...

—Si vous n'en voulez pas, donnez-les aux pauvres... interrompit le comte avec impatience, puis il sauta dans la voiture et referma la portière en criant au cocher :

—Où vous m'avez pris, et marchez bon train...

Le cocher fouetta son cheval qui partit au grand trot.

—Ah ! s'écria le marchand d'objets de deuil, après avoir gravé dans sa mémoire le numéro du fiacre. Ah ? tu n'iras pas assez vite pour que je ne puisse te suivre, gredin ! !..

Et courant vers la station où plusieurs voitures attendaient que quelque client se présentât, il dit à l'un des cochers de fiacre :

—Vingt francs pour vous, mon garçon, si vous ne perdez pas de vue la voiture qui file là-bas...

—Montez vite, bourgeois, et tenez vos vingt francs prêts, car je les gagnerai... Hue ! carcan ! !

Vigoureuusement fouetté, le bidet du second fiacre s'élança sur les traces du véhicule qui, emportant le comte Yvan, descendait bon train la rue de la Roquette.

Le marchand de couronnes, le buste presque entier hors de la portière, suivait des yeux la voiture où se trouvait, —il en avait la conviction la plus absolue,— l'auteur du double crime du Père-Lachaise et de la rue Ernestine.

—Le doute est impossible ! se disait-il. C'est parfaitement le coquin ! Je l'ai reconnu tout de suite à ses favoris blonds, à son lorgnon, à son accent... D'ailleurs il n'a nié ni l'achat de la couronne d'immortelles, ni le fait de l'avoir portée au tombeau Kouravieff... Quelle chance que je me sois trouvé là ! !.. Il ne se doute de rien... On ne fera pas d'esclandre... Je le filerai jusque chez lui et, quand je saurai où il demeure, tout m'ouvrira sur des roulettes... Je vais rendre un fameux service à la justice de mon pays ! !.. Les journaux parleront de moi et donneront mon adresse... Une fière réclame pour le magasin !

Tout en se disant ce qui précède, l'honorable indus-

triel de la rue de la Roquette commençait à éprouver quelque inquiétude.

Mieux attelé ou mieux conduit, le coupé qu'il poursuivait gagnait du terrain, on ne pouvait se faire à cet égard aucune illusion.

Il parcourut le boulevard Voltaire et s'engagea sur les grands boulevards, toujours à la même allure.

Cependant le marchand de couronnes ne le perdait pas de vue, malgré la distance croissante qui séparait les deux véhicules, et bientôt un incident imprévu vint dissiper l'inquiétude qui s'était emparée de son esprit.

Un régiment de ligne, rentrant à la caserne du Château-d'Eau après la promenade militaire, barra brusquement le passage.

La voiture du comte Yvan s'arrêta et le fiacre fileur se rapprocha de lui.

—Cette fois-ci, nous le tenons pour de bon... dit le cocher en se penchant vers son client.

—Surtout, ne le lâchez pas...

—Point de danger... On le rattrapera toujours... c'est le numéro 2750...

Le régiment était passé.

La voiture du comte Yvan se remit en marche, mais moins vite car les boulevards étaient encombrés, et le second fiacre put facilement le suivre à une distance de vingt ou vingt-cinq pas...

XL

A la hauteur de la rue Rougemont le jeune Russe abaissa l'une des vitres de devant de la voiture, se pencha vers le cocher qu'il tira par l'un des nombreux collets de son carrick pour commander son attention et lui cria :

—Vous m'arrêterez chez Bréban.

Le cocher fit signe qu'il avait entendu et compris.

Le comte Yvan, malgré les préoccupations qui l'obsédaient et dont nos lecteurs ne tarderont pas à connaître les motifs, n'oubliait point qu'il devait donner à souper le soir même à ses nouveaux amis, et qu'il fallait par conséquent commander un repas de vingt couverts.

La voiture fit halte au lieu destiné. Le jeune homme descendit et franchit le seuil du restaurant.

A vingt pas en arrière, le marchand de couronnes avait tout vu.

—Arrêtez-vous là... dit-il à son cocher. L'homme à qui je donne la chasse est entré chez Bréban... Nous attendrons...

—Suffit, bourgeois... Croyez-vous que j'aurai le temps de mettre la musette à Cocotte... histoire qu'elle casse un grain d'avoine ?..

—Je n'en sais rien... Votre cheval mangera plus tard... nous devons être prêts à repartir...

Cinq minutes s'écoulèrent, puis un quart d'heure.

—Ce gredin n'a pas renvoyé sa voiture, donc il va revenir... pensant l'industriel de la rue de la Roquette. Il déjeune sans doute... il s'empifre d'huîtres et de foies gras... il s'abreuve de vins fins... Régale-toi ce matin, scélérat ! tu dîneras ce soir à meilleur marché, aux frais du gouvernement !

Comme il avait ce monologue de mauvais augure pour le Russe, celui-ci, ayant réglé de la façon la plus large et la mieux comprise l'importante question du menu, reparut et remonta dans la voiture qui se remit à suivre la ligne des boulevards.

Arrivée au Grand-Hôtel, but de sa course, elle s'arrêta.

Celle du marchand d'objets de deuil en fit autant. Le comte mit pied à terre, paya son cocher et disparut sous la voûte monumentale conduisant à la vaste cour.

Immédiatement derrière lui venait son fileur.

Un employé de l'hôtel salua le Russe au passage.

—Vous connaissez ce monsieur ? demanda le fileur à l'employé, qui répondit sèchement.

—Vous voyez bien que je le connais, puisque je le saie...

—Est-ce qu'il demeure au Grand-Hôtel ?

—Qu'est-ce que ça peut vous faire ? Pourquoi m'adresser-vous cette question ?

Au lieu de répondre, le marchand mit une pièce de cent sous dans la main de l'employé.

—Très bien... dit celui-ci, je comprends... Ce monsieur habite, en effet, le Grand-Hôtel...

—C'est un étranger ?

—Oui, un Russe.

—Et il se nomme ?

—Le comte Yvan Smoiloff.

—Merci, monsieur...

Le marchand de couronnes savait ce qu'il voulait savoir.

Il rebroussa chemin en se disant à lui-même :

—Le comte Yvan Smoiloff... un comte de contrebande, pour sûr !... quelque galérien évadé, comme le faux comte Pontis de Sainte-Hélène...

Puis remontant dans son fiacre, il ajouta tout haut, en s'adressant au cocher :

—Mon brave, vous avez gagné vos vingt francs... Maintenant nous marchons à l'heure... A la Préfecture de police, et du train !..

Le cocher fouetta son cheval.

—A la Préfecture... murmura-t-il. Tiens ! tiens ! Paraît que nous filons un criminel de la haute... et le paroissien que je conduis doit être un mouchard... Eh bien ! parole, je m'en doutais...

* * *

Si la foule était compacte au cimetière du Père-Lachaise, elle ne l'était pas moins aux alentours de la Morgue.

Les curieux y faisaient queue absolument comme à la porte d'un théâtre qui tient un grand succès.

Ils entraient six par six, à intervalles réguliers, sous la surveillance des sergents de ville qui veillaient à l'exécution rigoureuse de la consigne.

Les deux cadavres étaient étendus sur les tables de marbre les plus rapprochées du vitrage qui sépare le public de la salle d'exposition.

A l'intérieur, des agents activaient et régularisaient la circulation.

Les visiteurs ne pouvaient s'arrêter que quelques secondes pour examiner.

Dans le groupe de six personnes qui venaient de franchir le seuil de la Morgue au moment où nous le franchissons nous-mêmes, se trouvaient deux hommes d'une cinquantaine d'années, vêtus avec une extrême négligence, presque dépenaillés, de mine plus que médiocre, marquant mal enfi, pour emprunter une expression au langage populaire.

—Regarde, voilà la femme... disait l'un de ces hommes à son camarade en désignant la femme assasinée, deux coups de surin, l'un dans la gargamelle, l'autre en plein cœur... Mazette, le surineur n'y allait pas de main morte... Il sait son affaire...

—C'est un rig... répliqua d'une voix enrouée le second visiteur.

Les voisins des deux sinistres personnages que nous venons d'entendre échanger en argot leurs impressions, et qui ressemblaient infiniment plus à des bandits qu'à des honnêtes gens, éprouverent une sensation de vague effroi.

—Circulez ! ! circulez ! crièrent les sergents de ville.

La file se remit en marche, fit quelques pas, puis s'arrêta de nouveau.

—Et, v'là l'homme... continua le premier des personnages éminemment suspects. Reluque moi ce particulier... Rien qu'un coup de surin... Ça l'a estourbi raide, je parie, je parie !.. C'était bien travaillé... Mais qu'est-ce qu'il a donc sur le bras !.. ajouta-t-il en baissant la voix, et en se penchant vers l'oreille de son compagnon...

—Miséle tu quente ! répondit celui-ci du même ton. Je te reconnais...

—Toi ! !

—Oui.

—C'était donc un camaros ?

(A suivre)